


DENAK ARGIAN

TOUS DANS LA LUMIERE

JOURNAL DES PAROISSES DE NIVELLE - BIDASSOA

N°113 ÉTÉ 2026



L'âme basque

Euskal arima

LAMERAIN



Saint-Jean-de-Luz - Av. Layatz - RD 810 - 05 59 51 31 30
Hendaye - 49, bd. Général-de-Gaulle - 05 59 48 25 48

renault
le nouveau



www.lamerain.com



RENAULT
La vie, avec passion

LANDABOURE

POMPES FUNÈBRES 2004 EUSKAL EHORZKETAK

TOUTES COMMUNES 24H / 24 • DOMICILE & FUNÉRIUM
www.pflandaboure.fr • 05 59 26 75 75

SANITAIRE • CLIMATISATION
CHAUFFAGE • ÉLECTRICITÉ
RÉGULATION • ÉNERGIES RENOUVELABLES
POMPES À CHALEUR • SOLAIRE



05 59 54 17 56 • 06 26 93 78 02

Frédéric Dupérou • 157, route d'Ahetze • Quartier Ibarron • St-Pée-sur-Nivelle
www.se-duperou.fr • se.duperou.sanit.chauff@orange.fr

BOUCHERIE
DES
FAMILLES

TEL. : 05 59 26 03 69
23, rue Gambetta - 64500 SAINT-JEAN-DE-LUZ
boucheriedesfamilles64@gmail.com



Saint-Pée-sur-Nivelle • Senpere
05 59 54 02 22
hotel-pyrenees@wanadoo.fr

Saint
Vincent
ENSEMBLE SCOLAIRE



Un établissement à taille humaine

De la maternelle à la 3^e
Filière bilingue basque-français

1, rue de la Libération • 64700 Hendaye
05 59 48 89 00
secretariat@saintvincent.eus • www.saintvincent.eus

Gestion des milieux naturels et de la faune
Aquaculture • Aquariologie
Horticulture • Apiculture

CAP
Secondes
Bac Pro



BTS
Licence Pro

Lycée Saint Christophe • 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
Tél. 05 59 54 10 81 • st-pee-sur-nivelle@cneap.fr
www.lyceesaintchristophe.com

Soutenez Denak Argian - Tous dans la lumière !

Adressez vos dons à : Denak Argian
Presbytère - 70 impasse Ahtal - 64200 Arcangues

Le journal des paroisses de Nivelle Bidassoa est disponible 4 fois par an dans les paroisses de Saint-Pierre de l'Océan - **Saint-Jean-de-Luz**, Saint-Esprit de la Rhune - **Saint-Pée-sur-Nivelle**, Notre-Dame de la Bidassoa - **Hendaye**, Saint-Joseph des Falaises - **Bidart** et **Guéthary**, Saint-Jean-Baptiste de l'Uhabia - **Arcangues**.

Retrouvez votre magazine sur les sites web
de nos paroisses et en ligne sur :





L'âme basque *Euskal arima*

Complexe, l'âme basque ne se contente pas de tenir dans une définition, elle se vit au quotidien. Bien qu'inénarrable d'un seul mot, parce que trouvant des expressions propres dans l'arrière-pays du nord comme du sud, sur les longues côtes depuis Biarritz (Labourd) jusqu'à Muskiz (Biscaye), au fond des vallées ou au sommet des montagnes, comme dans tout point de la planète où un Basque pose les pieds. Paysans, agriculteurs, pêcheurs, commerçants, notaires, restaurateurs, médecins, artisans ou gens d'Église, les hommes et femmes de ces territoires divers et très variés portent en eux l'*anima* dont bénéficieront ces lieux et leurs institutions. Ils en deviendront les animateurs dans leurs maisons, leurs professions, leurs associations, leurs sports, leurs fêtes, leurs chants et leur cuisine, faisant jaillir la vie d'un groupe partageant une culture, des projets, un idéal : une âme.

Le prêtre que je suis aimerais ajouter une foi, mais l'*euskaldun fededun*, le Basque croyant des siècles derniers, s'est mû en *eskaldun amesdun*, un Basque rêveur, si vous m'accordez le néologisme... Dans le fond, cela ne change pas grand-chose : croire, c'est rêver d'un être autrement, annoncé par Jésus, dans l'optique d'une vie éternelle. Et rêver, c'est imaginer un autrement, différent de la situation actuelle, toujours améliorable. Il cherche un mieux, le Basque. Pas insatisfait, plutôt perfectionniste ; pas exclusif, plutôt entier, pas fier, plutôt digne ; pas impénétrable, plutôt pudique ; pas bizarre, plutôt artiste... et vous pouvez poursuivre ainsi votre découverte de ce qui le fait être pleinement lui ou elle, dans le fond...

Les rédacteurs de *Denak Argian – Tous dans la lumière* ont apporté leurs touches successives, impressionnistes et amoureuses, pour réunir dans ce numéro d'été quelques portraits, quelques traits de ce qu'ils ont perçu de ce mystère aussi complexe que son origine, celui d'une âme portée par la nostalgie de retrouver demain un monde meilleur.

Abbé Lionel Landart

Ce qui attire l'attention du visiteur qui passe par le Pays Basque du nord, c'est la blancheur des façades des maisons à colombages rouges, verts ou bleus, plantées dans les campagnes ou juchées sur les falaises du littoral. L'*Etxe* (la maison) est une réalité importante de la culture basque dont Pierre Loti a découvert la grâce lors de son séjour hendayais. Les peintres ont voulu, à leur tour, immortaliser la noble gravité de ceux qu'ils croisaient en chemin conduisant les bœufs ou dansant un *mutxiko* sur les places des villages. Peut-être cela paraîtra-t-il figé au lecteur, mais, comme dans un parc d'attractions, il sera alors poussé vers les ombres de la mythologie basque, face aux sorcières que brûlait le maréchal de Lancre, avant de tenter de déchiffrer ces linteaux de porte aux signes parfois étranges, comme sur les vieilles stèles des cimetières voisins des églises. Par chance, une bonne table et quelques chansons viendront lui apporter ce que beaucoup de Basques émigrés cherchent encore à recréer : l'ambiance du pays natal, pour que jamais ne meure l'âme de celui qui y a vu le jour, lui ou ses ancêtres...



Création originale
pour *Denak Argian*
– *Tous dans la Lumière*

SOMMAIRE

Dossier : n° 113, L'âme basque - <i>Euskal arima</i>	4 à 28
Pierre Loti, l'inventeur • Le Mutxiko ou Sauts basques • Le Goût de l'aventure : les frères d'Abbadie • L'Etxe : maison basque et stèle discoïdale • Cuisine basque • La Symbolique d'une stèle, par le Père Marcel Etchehandy • L'Âme basque • L'Émigration • Goiz Argi, la danse dans l'âme ! • L'Âme basque : souffle de vie, élan vital • Mythologie • La Calligraphie basque ou l'esprit de la Lettre • La pelote et l'âme basque • Le Chant des Basques • L'Âme basque des artistes • Les Basques vus par Pierre de Lancre • À la rencontre de Jamixel Bereau : la voix d'une âme basque vivante • <i>Euskal arima</i>	
Patrimoine	29
Sous les clochers	30
Les Saints du calendrier : Juillet - Août - Septembre	31

Retrouvez votre magazine sur
les sites web de nos paroisses
et en ligne sur :



Directeur de la publication : Abbé Lionel Landart • Presbytère • Bourg • 64200 Arcangues
Rédactrice en chef : Marie-Laure Ducos • marielaureducos@orange.fr
ISSN 2116-6366 • Dépôt légal à parution • **Abonnement de soutien à partir de 15 €**
Mise en page et régie d'impression : **altergraf** 21, rue S-Catherine • Bayonne • RCS 753 800 515
© Couverture : *Lizarieta*, tableau à l'huile peint par Hortense Häußling-Fourneau, artiste peintre
L'impression est certifiée Imprim'Vert® • Contact partenariat et régie publicitaire : 06 32 13 82 65

Pierre Loti, l'inventeur

L'auteur de *Ramuntcho* a été, semble-t-il, le premier écrivain à utiliser le concept d'« âme basque ». Mais sa vision d'Euskal Herria suscita beaucoup de critiques.

Artiste bordelais, dessinateur, aquariste et illustrateur de talent, Jacques Le Tanneur est aussi l'auteur de plusieurs livres, dont *À l'ombre des platanes*, sous-titré *Chroniques des provinces basques* (Raymond Picquot éditeur, 1932). L'ouvrage est dédié au premier directeur du Musée basque de Bayonne, le commandant William Boissel qui « arrache tous les jours au "progrès" destructeur un peu de l'âme basque ». Un chapitre est consacré à Pierre Loti (1850-1923), ce qui n'a rien de surprenant. La vision de Jacques Le Tanneur sur le Pays Basque se situe dans le droit fil de celle de l'auteur de *Ramuntcho*.

Fondateur et ancien président de l'association des Amis de Pierre Loti, à Hendaye, où il s'est installé au printemps 2017, auteur d'une biographie, *Pierre Loti et le Pays Basque* (Cairn), devenu incollable sur cet écrivain découvert tardivement, l'anthropologue Jean-Louis Marçot est formel : c'est Pierre Loti qui a inventé ce concept d'« âme basque ». Le mot *inventeur* étant à prendre au sens de découvreur. Même si *Ramuntcho* ne contient pas le terme, Jean-Louis Marçot fait référence à plusieurs extraits des superbes *Nouvelles du Pays Basque* (Kilika éditions), qu'il a réunies, présentées et commentées. Notamment *Instant de recueillement* : « Aujourd'hui 22 novembre (1892), tandis que je suis là, seul, à ce point extrême où finit la France, assis sur ma terrasse qui regarde l'Espagne, l'âme du Pays Basque, pour la première fois, m'apparaît. » Et un peu plus

loin : « Alors, tout à coup, tandis que je suis là, seul devant ce décor que semble endormir le morne soleil, écoutant sonner les vieilles cloches ou vibrer dans le lointain les vieilles chansons, je prends conscience de tout ce que ce pays a gardé, au fond de lui-même, de particulier, d'absolument distinct. De l'ensemble des choses et des êtres ambiants se dégage, aux yeux de mon esprit, comme une essence vivante ; pour la première fois je sens exister ici un je-ne-sais-quoi à part, mystérieux, destructible, hélas, mais encore imprégnant tout et s'exhalant de tout - sans doute l'âme finissante du Pays Basque... »

UNE ÉVOLUTION INTÉRIEURE

Cette vision d'Euskal Herria est le fruit d'une évolution intérieure.

Quand, le 1^{er} décembre 1891, le lieutenant de vaisseau Julien Viaud (Pierre Loti en littérature) prend, à Hendaye, le commandement du *Javelot*, canonnière chargée de surveiller la frontière franco-espagnole à l'embouchure de la Bidassoa, secteur où la contrebande était particulièrement développée, il s'y rend sans enthousiasme. « Ce ne devait être qu'une étape dans sa carrière entre deux expéditions lointaines », note l'universitaire Patrick Besnier dans sa préface pour l'édition Folio de *Ramuntcho*. « Les premiers mois, tout lui paraît terne, comme en témoigne le journal intime. Puis le charme opéra et Hendaye devint un lieu d'élection, au point que Loti voulut acheter la maison qu'il louait, rebaptisée d'un nom basque, *Bakbar-Etchea*. » Autrement dit, la maison du solitaire. « Ainsi, depuis un an, je l'habitais, cette *Euscalle-ria* (orthographe utilisée par Loti), sans y avoir rien découvert de bien particulier, sans m'être aucunement aperçu que je m'y attachais », écrit-il toujours dans le même texte. « Mais sans doute un lent travail s'était fait en moi-même, une lente pénétration par des effluves basques, et j'avais été préparé insensiblement à comprendre et à aimer ».



« Loti à la terrasse de sa maison sur la Bidassoa Bakharetchea ». (L'illustration du 22 février 1908 Collection APLH)



MENACÉE PAR LA MODERNITÉ

Que recouvre, exactement, pour Pierre Loti, ce concept nouveau ?

« *Il passe, petit à petit, de l'âme du paysage à l'âme basque* », observe Jean-Louis Marçot. « *Il la perçoit dans les montagnes, les bois, les rivages, les torrents, les églises, les villages, mais aussi dans les coutumes, la langue, les tenues. Ce sentiment qu'une âme émane d'un territoire, d'un peuple va le conduire à écrire Ramuntcho, qui s'inspire d'expériences vécues : la pelote, la contrebande, le fandango, les processions... Contrairement à ce qui a parfois été écrit, on n'est pas du tout dans le folklorisme.* »

Cette âme basque, Pierre Loti a très vite le sentiment qu'elle est menacée par la modernité. Sans utiliser le terme, d'autres écrivains avaient eu, avant lui, le même sentiment, notamment Victor Hugo, inquiet pour l'avenir de Biarritz. L'une des *Nouvelles du Pays Basque*, « *L'agonie de l'Euzkalleria* » (encore une autre orthographe !) datée de 1908, est significative à cet égard. Loti s'en prend au tourisme et à ceux qui l'exploitent, aux « malfaiteurs » de l'immobilier, aménageurs de plages, « spéculateurs », et aux édiles qui leur laissent les mains libres. Cette indignation correspond à une réalité – la transformation des paysages du Pays Basque, surtout côtiers, consécutive à la vogue du tourisme – mais elle est aussi, chez l'écrivain, un trait de sa personnalité. « *Chaque fois que Loti s'éprend de quelque chose* », reconnaît Jean-Louis Marçot, « *il le ressent comme finissant, mourant. Le Pays Basque n'y échappe pas* ».

Dans son combat pour préserver l'authenticité du Pays Basque, auquel, dans son esprit, devait concourir la publication de *Ramuntcho*, l'écrivain ne se comporte pas seulement comme un doux rêveur. « *C'est aussi* », souligne son biographe, « *un stratège, un militant, écologiste avant l'heure.* » Pour protéger les dunes de l'actuelle Grande Plage d'Hendaye, s'opposer à la destruction d'un fronton, empêcher l'implantation d'une ligne de tramway, il se démène comme un beau diable : il écrit des articles dans les journaux, alerte ses amis, fait appel aux relations que lui vaut son statut d'académicien. Sans trop de succès. « *En revanche, cela lui a fait beaucoup d'ennemis chez les promoteurs de l'époque et tous ceux qu'ils faisaient travailler* », constate Jean-Louis Marçot.

ET DIEU DANS TOUT ÇA ?

Quelle est la place du religieux et, plus précisément, de la foi catholique dans cette vision du Pays Basque, de l'âme basque ?

Fils d'une mère protestante et d'un père catholique mais converti au protestantisme, Pierre Loti a perdu la foi très jeune (après la mort de Gustave, son frère aîné adoré, emporté par une dysenterie alors qu'il naviguait au large de Ceylan), et il en a toujours souffert. Cette incroyance, il la prêche, d'ailleurs, à *Ramuntcho*, le personnage de son roman. Cela ne l'a pas empêché d'être très sensible à la beauté de la liturgie catholique, comme en témoignent des textes comme « *Messe de minuit* », « *Souvenir de Noël* », « *Passage de procession* ».

Mais cette vision va entraîner beaucoup de critiques chez les intellectuels basquants de l'époque, qui étaient souvent des ecclésiastiques. Jean-Louis Marçot en a retrouvé la trace. Pour l'abbé Edouard Dibildos (1856-1939), « *La race basque vue par Loti manque de l'essentiel : le sentiment religieux et la joie* ». Une trentaine d'années plus tard, l'abbé Laurent Apesteguy (1887-1928) déclare au grand séminaire de Bayonne que, par son succès, *Ramuntcho* est responsable d'un afflux d'étrangers au Pays Basque qui « *par leur snobisme, le contact de leur mentalité et l'exemple de leur vie facile* » sont une menace pour la véritable âme basque. Une âme imprégnée de « *vieille chrétienté* » et reposant sur « *le primat de la famille* ». Il faut dire que, dans sa vie privée, Pierre Loti n'était pas, de ce point de vue, exemplaire !

Et enfin en 1952, dans la revue paroissiale *Denak Argian*, ancêtre de la nôtre, l'abbé Irigoyen, venant d'assister à une représentation de *Ramuntcho* en basque, dénonçait chez Loti « *une incompréhension foncière de l'âme basque à laquelle il a gratuitement prêté sa propre tristesse et son désenchantement* ». Jugement sévère, mais pas totalement faux : Pierre Loti a retenu du caractère basque les traits propres à séduire sa sensibilité personnelle. *Ramuntcho*, où l'écrivain déploie un admirable talent de paysagiste, n'en a pas moins contribué à faire connaître le Pays Basque à un très large public. Peut-on le lui reprocher ?

[Emmanuel Planes]

Le Mutxiko Mutxikoa ou Sauts basques edo Euskal Jauziak

À Ttanta Pantxika.

À Isabel Çuburu et Pantxika Zubiria, mes maîtres de danse.

À toutes les femmes qui, dans l'intimité, ont transmis les Sauts basques.

Ttanta Pantxikari.

Isabel Çuburu eta Pantxika Zubiriari, nire dantza maisuei.

Eta intimitatean Euskal Jauziak transmititu dituzten emazte guziei.



Les danses en cercle sont des formes récurrentes dans de nombreuses cultures. Le Mutxiko est lié à un fonds européen connu en France sous le nom générique de « branles », qui signifie un balancement d'un côté à l'autre, l'alternance du poids du corps d'une jambe sur l'autre, qui, lorsqu'on le porte en avant, sur le côté ou en arrière, correspond au pas humain ; ce fameux pas qui, associé à un autre, correspond à la dynamique de la marche.

Depuis six siècles au moins, le peuple basque donne, et continue de donner, une grande importance à la danse, dans une interdépendance très forte avec la musique, notamment pour marquer la pulsation et signifier l'accentuation des pas via les rythmes. Les instruments les plus connus sont le tambourin et l'atabal. Au XVIII^e siècle et au XIX^e, c'est souvent le duo ttuntun et violon qui accompagne les danses, puis l'accordéon vient à son tour, avant que les instruments à vent ne viennent renforcer l'élément percussif dans les orchestres au XX^e siècle.

Ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de *Mutxiko* ou Sauts basques était dénommé, à la fin du XIX^e siècle, *Dantza Xaharra*.

La société d'autrefois était composée de marcheurs et de marcheuses, dotés de grandes

capacités physiques et cardiovasculaires en termes d'endurance. L'escalade des cols au quotidien, le matin très tôt pour aller vendre les légumes au marché, une vie plus fugace, la solitude plus prégnante. La *Dantza Xaharra* révélait alors la joie des retrouvailles et la nécessité de se défier, comme dans les rites initiatiques lors des fêtes. Le public savait regarder, écouter, apprécier et valoriser. On se fatigue en dansant les Sauts, on transpire : c'est une épreuve physique où l'on s'applique. On brille et on défie les autres.

La danse avait un rôle très important comme mécanisme de représentation de la paroisse, au travers de l'institution de la jeunesse. Un système formalisé d'invitations réciproques entre les jeunes des villages voisins organisait l'ouverture des fêtes patronales. Comme nous le raconte Xabier Itzaina dans son livre *La société du tambourin*, ce protocole était si important qu'il pouvait même être à l'origine de drames.

Ainsi, Le 29 juin 1710, jour de la Saint-Pierre et fête locale à Saint-Pée, Martin de Soudre, héritier de la maison Chilarenea, est tué d'un coup de pistolet, précédé de coups de bâtons. La danse est à l'origine de l'altercation. La jeunesse du village voisin de Souraïde ouvre la danse sur la place publique de Saint-Pée, comme il est d'usage. Dans le même temps, une seconde

danse composée de jeunes de Saint-Pée pénètre sur la place. Chaque groupe a son tambourin, mais l'usage voulant qu'une seule danse soit présente sur place, la situation dégénère. Pourquoi ? L'année précédente, lors de la fête patronale de Souraïde, la jeunesse de ce village avait offert à celle de Saint-Pée l'honneur de faire la première danse. Martin de Soudre, on ne sait pour quelle raison, avait refusé au nom de son groupe de danseurs, et c'est la jeunesse de Laressore qui avait eu l'honneur protocolaire. Les jeunes de Souraïde s'étaient tellement sentis humiliés de l'attitude de ceux de Saint-Pée, qu'un an plus tard, ils étaient venus danser à Saint-Pée munis de bâtons, l'un d'eux portant même un pistolet.

Le système des Sauts basques a navigué et survécu en traversant toutes les époques. Tour à tour danse populaire des branles, puis représentation fédératrice de l'Église et de l'armée, puis danse fédératrice à dimension politique en lien avec la création des *ikastolas*. Mais sa grammaire s'est simplifiée. Les défis (pacifiques, bien sûr) sont devenus plus rares et la *Dantza Xaharra* s'est appelée le Mutxiko.

Son succès est aujourd'hui indéniable sur les places de toutes nos villes et villages en Labourd. Il est quasiment devenu un phénomène de masse régulier, voire institutionnalisé. Tous les ans, une journée intitulée « Mutxikoen eguna » lui est dédiée le deuxième dimanche d'octobre à Arcangues. Au Pays Basque sud, la *Dantza Xaharra* continue aussi à avoir du succès. Grâce au travail du collectif Aiko, San Sebastián lui consacre une place le jour de Santo Tomas, grande fête guipuscoane. Bilbao lui consacre aussi une journée durant les fêtes annuelles, ainsi que beaucoup de petits villages navarrais qui les incorporent désormais à leurs fêtes, à côté de leur système cousin des Mutil Dantza. En ce premier quart de XXI^e siècle, et dans l'idée de revivifier la *Dantza Xaharra*, un grand nombre d'artistes chorégraphiques et musiciens contemporains s'y plongent également pour nourrir leurs créations scéniques.

[Pantxika Telleria]

Arrundan egiten diren dantzak kultura askotan aurkitzen diren molde errepikakorrak dira. Mutxikoa Europako funts zahar bati lotua dago; Frantzia “branle” izenez ezagutzen den dantza moldeari, hain zuzen. “Branle” hitzak alde batetik bestera egiten den kulunka adierazten du: gorputzaren pisua hanka batetik bestera pasatzea, aitzinera, alboetara edo gibelerantz eramanez. Horrek gizakiaren pausoa sortzen du, eta pauso hori beste batekin uztartzean, ibiltzearen dinamika bera agertzen da.

Guttinez sei mendez, euskal herriak garrantzi handia eman dio dantzari, musika-rekin duen lotura estuaren bidez. Musikak pultsazioa markatzen du eta erritmoen bidez pausoei azentua ematen die. Tresnarik ezagunenak ttuntuna eta atabala izan dira. XVIII. eta XIX. mendeetan, ttuntunaren eta biolinaren bikoteak laguntzen zituen maiz dantzak; gero akordeoia heldu zen, eta XX. mendean haizezko tresnek elementu perkusiboa indartu zuten orkestretan.

Gaur egun Mutxiko edo Euskal Jauzi deitzen duguna, XIX. mendearen bukaeran “Dantza Xaharra” izenez ezagutzen zen.

Lehenagoko gizartea oinez ibiltzera ohitua zen: gizon eta emazteek gaitasun fisiko etaardiobaskular handiak zituzten. Egunero mendateak igotzen zituzten, goiz-goizetik merkatura barazkiak saltzera joateko; bizitza iheskorra goa zen eta bakardadea presentegoa. Dantza Xaharrak, orduan, berriz elkartzearen poza eta besta garaiko erritu inicitikoetan elkar desa-

fiatze beharra adierazten zituen. Publikoak bazekien begiratzen, entzuten, estimatzen eta baloratzen. Jauziak dantzatzean nekea sentitzen da, izerdia ateratzen da: ahalegin fisiko bat da, kontzentrazioa eta aplikazioa eskatzen dituena. Dantzariak distira egiten du eta besteak desafiitzen ditu.

Dantzak garrantzi handia zuen parrokiaren ordezkari mekanismo gisa, gazteriaren instituzioaren bidez. Auzoko herrietako gazteen arteko gonbidapen sistema formalizatu batek antolatzen zuen herriko festen hasiera. Xabier Itzaina-k *La société du tambourin* liburuan azaltzen duen bezala, protokolo hori hain zen garrantzitsua, non drama baten jatorria ere izan zitekeen.

Horrela, 1710eko ekainaren 29an, San Pedro egunez eta Senpere-ko bestetan, Martin de Soudre, *Chilarenea* etxeko oinordekoa, tiro batez hil zuten, makil kolpeen ondoren. Dantza izan zen liskarraren sorburua. Ohiturari jarraikiz, Zuraide-ko gazteek ireki zuten dantza Senpereko plazan. Aldi berean, Senpereko beste gazte talde bat plazan sartu zen. Talde bakoitzak bere ttuntuna zuen, baina ohiturak dantza bakarra onartzen zuen plazan, eta egoerak okerrera egin zuen.

Zergatik? Aurreko urtean, Zuraideko bestetan, herri horretako gazteek Senperekoei lehen dantza egiteko ohorea eskaini zieten. Baina Martin de Soudrek, arrazoia ez dakigularik, uko egin zion bere taldearen izenean, eta Larressore-ko gazteek jaso zuten ohore hori. Zuraideko gazteak hain umiliatuak sentitu ziren, non urtebete geroago Senperera makilekin

etorri baitziren dantzara; haietako batek pistola ere bazuen.

Euskal Jauzien sistemak garai guztiak zeharkatu ditu eta bizirik iraun du. Hasieran branleen herri-dantza izan zen; gero Elizaren eta armadaren batasun adierazpen; ondoren, ikastolen sorrera garaian, batasun politikorako tresna. Baina bere gramatika sinplifikatuz joan da. Desafioak —baketsuak, jakina— gero eta urriagoak bilakatu dira, eta Dantza Xaharrari “Mutxiko” deitzen hasi zaio.

Gaur egun, haren arrakasta ukazina da Lapurdiko herri eta hiri guztietako plazetan. Ia masa fenomeno erregular eta instituzionalizatu bihurtu da. Urtero, urriaren bigarren igandean, “Mutxikoen Eguna” ospatzen da Arcangues herrian.

Hego Euskal Herrian ere Dantza Xaharrak arrakasta handia izaten segitzen du. Aiko Taldearen lanari esker, San Sebastián-ek leku berezia eskaintzen dio Santo Tomas egunean, Gipuzkoako besta handian. Bilbako ere egun bat eskaintzen dio bere urteko bestetan, baita Nafarroako herririk askok ere, gaur egun Multidantzekin batera beren festen parte bihurtu baitituzte.

XXI. mendearen lehen laurden honetan, Dantza Xaharra berpizteko asmoz, koreografo eta musikari garaikide askok ere inspirazio iturri bihurtu dute, beren sorkuntza eszenikoak elikatzeke.

[**Pantxika Telleria**]



Le Goût de l'aventure : les frères d'Abbadie

La famille est originaire de la Soule et descend d'une ancienne lignée d'abbés laïcs. Le père des frères d'Abbadie, Michel, installé en Irlande après la Révolution, y a épousé une Irlandaise et est revenu s'installer en France, où il a obtenu l'autorisation de Louis XVIII d'ajouter « d'Arrast » à son patronyme, en référence à ses origines souletines. Profondément attaché à la culture basque, il a transmis à ses fils l'amour de l'Euskara et des traditions du pays.

Arnauld a cinq ans de moins que son frère Antoine. Il a 22 ans quand ils partent pour un très long séjour en Éthiopie, en 1837. Les deux hommes sont très différents. Arnauld est un aventurier, un coureur de hasards, et il éprouve pour Antoine une grande admiration. À l'âge de dix-huit ans, il a été envoyé en Algérie combattre dans les troupes du général Clauzel, afin de se préparer à sa mission d'accompagnateur et de protecteur d'Antoine, qui organise méticuleusement son grand projet : découvrir les sources du Nil Blanc.

Les deux frères préparent leur expédition avec soin pendant de longs mois sur le plan physique. Course, aviron, boxe, gymnastique et équitation. Ils s'entraînent même à gravir la Rhune pieds nus par tous les temps, car ils savent que leurs chaussures ne tiendront pas longtemps sur les sentiers caillouteux du pays de la reine de Saba. La nature y est inhospitalière. Les savanes regorgent d'éléphants, de serpents et de bêtes fauves, les rivières infranchissables à la saison des pluies sont infestées de crocodiles, et seul un feu régulièrement entretenu pendant la nuit permet de tenir les hyènes à distance.

Arnauld est un impulsif sûr de sa bonne étoile et il a vite fait d'en venir aux mains.

Ainsi, un jour, impatient de rencontrer un prince, il fait tomber à terre l'huissier qui lui interdit l'entrée de la tente car le seigneur est en pleine réunion avec ses conseillers. Avec une peur rétrospective, il apprendra que l'objet de la réunion était, précisément, de juger un notable qui avait eu le même geste que lui et qui eut la main coupée, pendant que le prince recevait le Français rebelle.

Une autre fois, il traverse avec sa petite troupe une riche vallée où vit une tribu réputée pour tuer tous les intrus. Il passe au milieu des bergers armés de lances, stupéfaits de son audace, qui gardent leurs troupeaux, et se dirige vers un bosquet. Là, il dépose ses



armes, coupe un peu de tabac sur la coque de son bouclier, se prépare une cigarette et se met à fumer tranquillement. Un groupe de bergers, lances en avant, déboule devant lui. Il les regarde impassible et serein. Ils sont tellement impressionnés par son attitude que, lors-

qu'un deuxième groupe arrive en courant, ils retournent leurs lances vers les nouveaux arrivants pour protéger cet être mystérieux surgi de nulle part.

Alors qu'Antoine restera un voyageur explorateur, Arnauld se fond très vite dans le moule

de la société éthiopienne. Il apprend la langue, abandonne ses vêtements européens, et vit comme ses hôtes.

Si Antoine, le chercheur et l'érudit, est très vite considéré comme « L'homme du livre », comme tous les religieux qui vivent à l'ombre des églises dans ce pays chrétien orthodoxe, Arnaud, lui, se fait très vite une réputation de devin. Au sein d'une population plutôt crédule, qui se complait à embellir les récits, sa réputation est telle qu'elle devient une protection plus efficace qu'une petite armée. Il est doté d'un sixième sens et d'une capacité extraordinaire à

deviner son interlocuteur, et cela le sauvera plusieurs fois dans des situations précaires.

Antoine étudie, fait copier des manuscrits et échange avec les lettrés du pays. Il fait même un aller-retour de plusieurs mois vers Paris pour changer des instruments de mesure qui ne fonctionnent pas. Pendant ce temps, Arnaud part à l'aventure. Il s'adapte à toutes les conditions de vie. Il dort n'importe où et mange ce que le destin lui apporte. Deux pains par jour pendant plusieurs semaines car il n'a plus de provisions. Ou bien de l'herbe pendant de longs jours car l'épouse du chef qui l'a reçu a voulu le punir de ne pas avoir accepté ses avances et lui donne une nourriture immangeable pendant l'absence de son mari.

Il se lie d'une amitié profonde avec un prince respecté qui le prendra sous sa protection et lui confiera même une partie de son armée. Son frère, impatient de mener à bien sa mission, se brouillera alors momentanément avec lui et partira seul vers le Sud du pays.

Les sources du Nil Blanc que recherche Antoine ne sont accessibles qu'en passant par le royaume d'un despote sanguinaire qui n'a pas moins de 200 femmes et concubines. Le royaume est entouré de palissades avec quelques portes d'entrée gardées. On y entre librement mais l'on ne peut en sortir qu'avec l'autorisation du despote. Celui-ci, très honoré d'avoir près de lui un savant blanc, retient Antoine pendant de longs mois.

Finalement, les deux frères sont à nouveau réunis et obtiennent l'autorisation de partir dé-

couvrir les fameuses sources, au cœur d'une forêt sauvage et inhabitée. Leur expédition est couronnée de succès et, de retour à Paris, ils reçoivent la médaille d'or de la Société de Géographie et les félicitations du gouvernement. Malheureusement, des expéditions successives vont montrer qu'Antoine s'est trompé et, en 1858, l'explorateur britannique, John Hanning Speke, identifie le lac Victoria comme l'une des principales sources du Nil Blanc, au cœur de l'Afrique de l'Est.

Pendant toutes ces années, les deux frères ont pris d'innombrables notes et croquis. Les cartes d'Antoine, réalisées entre 1838 et 1869, sont si précises qu'elles ont été certainement utilisées par l'armée italienne lors de sa tentative de conquérir l'Éthiopie, en 1935-1936. Aujourd'hui, en Éthiopie, leurs écrits sur la société de l'époque sont un objet de curiosité internationale et de fierté.

Antoine a légué à l'Académie des Sciences le magnifique château qu'il a construit sur la corniche, à proximité d'Hendaye, et qui accueille chaque année des milliers de visiteurs.

[Jean Sauvaire]



Fête des Rameaux en Éthiopie.



L'Etxe : maison basque et stèle discoïdale

Les stèles discoïdales sont des monuments funéraires que l'on trouve dans différents pays dont la Suède, la Norvège, la Russie, le Portugal, la Syrie... ou, plus près de chez nous, en Occitanie, en Languedoc...

Au Pays Basque, elles sont apparues durant la protohistoire, avant de disparaître, puis de réapparaître du XIV^e au XIX^e siècle. Elles marquent l'emplacement de la sépulture, qui est alors le prolongement de la maison : l'*Etxe*. Ce sont des monuments extraordinaires, tant sur le plan esthétique que culturel et religieux. Et aussi, par ce que chacune d'elles nous dit de la société basque et de la civilisation locales : de la personne, de l'*Etxe* à laquelle elle est liée, du graveur de pierre qui l'a taillée... et des symboles qu'elle suggère.

Aussi ne peut-on parler des sépultures des habitants d'une maison basque de l'époque sans parler de l'*Etxe*. Elle constitue le fil rouge de la lignée familiale et de la tradition. Elle est au centre des relations avec le voisinage. Elle se transmet - sans partage - à l'aîné(e) de la famille, qui n'en est « que » le ou la « dépositaire ». Elle donne son nom à ceux qui l'habitent. « *La maison, l'Etxe, est au cœur de tout et étend son pouvoir sur les vivants et les morts.* » (Lauburu)

Etxea est, à la fois, le domicile des maîtres « vieux » et des maîtres « jeunes », les terres de l'exploitation, les instruments aratoires, les droits sur les communaux, le bétail, les ruches...

Mais aussi, le chemin qui conduit jusqu'à l'église (lieu de sépulture, à l'époque) : « Hilbi-dea ». C'est le chemin qu'il fallait prendre pour se rendre à l'église, notamment lors des obsèques. Il fait le lien entre les vivants de l'*Etxe* et les ancêtres de celle-ci.



Le « Jarleku » : la place, à l'église, où se trouve la plaque tombale des morts de l'*Etxe*. Ce sont les femmes de la maison qui occupent l'emplacement sur la tombe, symbole du lien entre les vivants et les morts. La femme est, en effet, celle qui assure la descendance pour la transmission de l'*Etxe*.

LES SÉPULTURES DANS LES ÉGLISES

L'emplacement des « Jarleku » y est très ordonné. Ainsi, les prêtres sont généralement enterrés près de l'autel. Puis viennent les nobles, notables et les personnes des maisons les plus anciennes. Les moins aisés et les derniers arrivés se trouvant généralement au fond de l'église.

La sépulture des morts de la maison a été organisée dans les églises jusqu'au XVII^e, voire XVIII^e siècle. C'est juste avant la Révolution que la consigne fut donnée aux évêques d'enterrer en dehors des églises. Les cimetières se généralisent avec le décret impérial de Napoléon 1^{er}, en 1804.

LES SÉPULTURES DANS LES CIMETIÈRES : HIL HARRIAK

Plusieurs monuments funéraires taillés dans la pierre témoignent, dans les cimetières, des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles : des stèles discoïdales, des dalles (plates-tombes), des stèles tabulaires, des croix (et les Jarleku, encore présents dans les églises). Tous sont orientés Est-Ouest. Leur face regarde le soleil levant, comme le visage du défunt. Pour les chrétiens, cette orientation symbolise l'attente de la résurrection : « *Comme le soleil se lève tous les jours, je survivrai au-delà de la mort.* »

La stèle était sculptée par un tailleur de pierres, parfois identifiable à sa technique, ses créations, ses « messages ». Le tailleur trace un axe sur la pierre. Il y pose la pointe du compas afin de dessiner un disque dont le rayon servira à établir la largeur du col de la stèle. Le sculpteur utilise la technique en « champlevé », qui permet de jouer avec la lumière. Il s'agit d'évider la surface de la pierre en mettant en relief les lettres et motifs (inverse de la gravure, qui consiste à creuser la pierre pour faire ap-



paraître le dessin). Cette technique permet donc de créer des effets changeants, des jeux d'ombres selon la position du soleil aux différentes heures de la journée. La stèle « s'illumine » lorsque le soleil est au zénith.

La manière de composer les stèles est très étudiée. Les sculpteurs pouvaient avoir jusqu'à deux ans d'apprentissage pour apprendre à sculpter et trouver l'équilibre pour garnir l'espace, en utilisant la géométrie, par exemple. Le sculpteur travaille sur commande de la famille ou d'après les consignes laissées par le défunt. Il peut s'inspirer du métier de celui-ci.

Sur la stèle, comme sur les croix qui ont pu s'en inspirer par la suite, l'axe vertical permet de déterminer deux mondes : en haut (le disque, pour la stèle) : « le monde circulaire du cosmos et du divin ». En bas, le socle : « le monde de la terre, de ce qui est mortel ». « Le col est une sorte de sas entre ces deux mondes » (Lauburu).

Une date peut avoir été sculptée. Parfois, le nom du défunt (habituellement celui de la maison). La présence de la maîtresse de maison peut être symbolisée par deux ou trois clés. Peuvent aussi figurer le ou les instruments de travail qui caractérisent le métier du défunt : un soc de charrue (« golde-nabar », une aiguille et des ciseaux pour une couturière, la hache du bûcheron, les outils du charpentier, l'enclume du forgeron... ; des animaux (par exemple : des oiseaux qui picorent), signe bienfaiteur ? ; des « virgules », comme les 4 virgules qui forment la croix basque, qui peut, elle aussi, être sculptée sur des stèles ; des signes astronomiques : soleil, lune, étoiles. Sur les plus vieilles stèles : des chasseurs avec des animaux, des cavaliers, des épées, des boucliers, des lances, des arbalètes. Et, bien sûr, des symboles chrétiens : croix, monogramme IHS (qui vient du nom de « Jésus »), « MA » pour « Marie. » ; un arbre de vie, un calice (qui indique la sépulture d'un prêtre). Des symboles de la nature : du lierre, des lys (fleur de royauté, qui symbolise la Vierge), un chardon... Une couronne végétale tout autour du disque est symbole de lumière.

Chacun des éléments sculptés a une place et une articulation avec les autres. Le tout constituant le « message » de la stèle. Celle-ci ne parle pas seulement de la personne qui gît à son pied. Elle est porteuse de sens. Elle reflète une culture reliant l'homme à l'univers, et aussi la foi, reliant l'humanité à Dieu. Les deux « lectures » pouvant se compléter !



L'étude, l'interprétation et surtout le sauvetage de ces œuvres d'art est un immense et merveilleux travail qui passionne l'association Lauburu, créée en 1974.

Celle-ci poursuit les recherches d'un professeur d'histoire, Louis Colas, qui recensa un grand nombre de stèles dans beaucoup de cimetières basques, entre 1903 et 1923.

Un siècle plus tard, 55% de celles-ci ont disparu. Pour la Soule, ce chiffre est de 67% ! Lauburu a initié de nouveaux cimetières dans différentes communes, sur le modèle paysager. Il en existe une quarantaine actuellement au Pays Basque. Ils sont aménagés selon un cahier de charges discuté avec la commune, la terre-mère (« Ama Lur ») y accueille les corps des défunts. Les stèles sont celles de notre époque. Elles reprennent place dans un environnement végétalisé et s'alignent toujours... en regardant le soleil levant !

[Isabelle Igos Etcheverry]

*D'après la conférence de
M. Jon Etcheverry Ainchart
et les travaux de l'association Lauburu.*

Pour aider ou prendre part aux travaux de l'association Lauburu, tél. : 06 08 54 88 41 et mail : xurio1@hotmail.fr

Cuisine basque

Chacun garde en mémoire le souvenir d'une émotion qu'un plat aura suscité en lui. La cuisine basque, par sa simplicité et sa précision, invite à partager nos sentiments afin que ce que nous mangeons, et ceux avec lesquels nous mangeons, constituent une mémoire de notre histoire.

SOUVENIR

De mes années d'enfance, je garde une image et une odeur liées à la cuisine. L'image de mon grand-père, en grand tablier bleu, assis au bout de la table de cuisine du restaurant de mes parents, à Ascaïn. Il taillait les légumes de la soupe : poireaux, oignons, pommes de terre, carottes, persil, laurier, etc. Le tout était placé dans une haute marmite et le tas d'épluchures montait devant lui au fur et à mesure de la découpe. L'odeur, c'est celle du thym : sèche et chaude, piquante et puissante, m'enveloppant d'une fragrance presque mentholée, en

même temps qu'un peu citronnée, hésitant entre lavande et romarin, tellement rassurante. J'ai rendez-vous avec ce souvenir chaque fois qu'un brin de thym vient à se révéler au jardin, au marché ou dans la confection d'un plat. Et j'aime ça !

LA PALOMBE

Dans cette même cuisine, quelques années plus tard, le grand-père étant mort, et moi devenu adulte, les préparations culinaires des cuisiniers me livraient des effluves sucrés de tomate et d'oignon destinés à la basquaise, avec les poivrons, l'ail, le persil et un rien de sucre pour accompagner un beau poulet rôti dans son parfum de peau grillée et de pain aillé. Certains matins, les palombes retenaient mon attention lorsqu'elles passaient par la poêle après avoir baigné la nuit entière dans la marinade à base de vin rouge, d'oignons, de carottes, d'ail, de laurier, d'huile d'olive, d'épices et de poivre en grains. Une épaisse fumée faisait alors monter une forte odeur âcre, persistante, amère et acide qui incommodait fortement mes narines. Le chef, à qui je m'en plaignais me suggérait d'aller prendre mon petit-déjeuner au bar ! Et pourtant, je restais là. Ces ramiers sauvages, bientôt titrés de salmis en s'enveloppant d'une sauce au vin,

brillante et savoureuse, avec lardons et champignons, piment d'Espelette et échalotes, révélaient à la fois l'art de la chasse à la palombe, la plénitude de l'automne et la rondeur des croûtons chauds.

NOS POISSONS

Parmi les poissons qui garnissent les tables de la gastronomie basque, voici la truite des rivières, pêchée par des hommes goûtant le calme et le silence le long du clapotis des petits torrents de la Nive, où ils placent un hameçon piqué de son ver de terre. La truite, une fois cuisinée, viendra à vous comme on la connaît, ses petites dents en avant, dans sa robe brune et argent de meunière, accompagnée de beurre au persil, avec des amandes grillées. Mais elle peut aussi vous charmer en se livrant dans sa papillote avec ses tranches de citron comme autant de soleils.

Sait-elle, la truite, que plus loin, dans l'océan, d'autres merveilles régalaient les hommes et les femmes des environs ? La morue, généreuse nourricière, se laisse parer de toutes les façons pour réjouir les commensaux : en biscayenne, à la basquaise bien sûr, au pil-pil, avec ail, piment, persil et huile d'olive, en omelette de cidrerie avant une côte de bœuf saignante, et j'en passe et des meilleures, surtout quand elle est servie le lendemain, réchauffée sans agressivité, comme le fait amatxi. Clin d'œil aux chipirons et autres gastéropodes tentaculaires qui fournissent eux-mêmes l'encre pour la recette éponyme, que l'on prépare aussi à l'américaine ou sautés avec de l'ail, ou encore à la basquaise, n'oubliez pas le riz... Ils sont même proposés dans une auberge d'Arcangues accompagnés de pieds de cochon grillés, depuis que, par erreur, le cuisinier mélangea les deux. Heureuse erreur ! Le merlu dit de Saint-Jean-de-Luz, roi du ttoro, est présent sur toutes les cartes des restaurants de la région, parfois doublé d'un bar ou d'une daurade, ou d'une procession de coquillages et crustacés que surveille une araignée de mer de ses yeux en grains de chapelet : « *Arraina bixi bixia !* » criaient les marchandes de poisson dans la rue Pocalette avant l'ouverture des drives...



À table !

LE PORC

Le porc est une vedette de la gastronomie basque, et l'objet de toutes les attentions des membres de la famille et du voisinage lorsqu'on tue le cochon à la maison ! Un rituel se met en place où chacun sait ce qu'il doit faire, du tueur, assisté d'hommes forts tenant l'animal, à la gamine de la maison qui porte le filet mignon au curé du village (j'dis ça, j'dis rien...), en passant par les opérations de découpage, de salage, de transformation, de conservation, où règnent les femmes, et le joyeux repas qui rassemble toutes ces bonnes volontés que l'on remercie de quelques boudins bien ficelés en partant... Tout est bon dans le cochon et, à l'ombre de la Rhune, tout le monde le sait, surtout les mangeurs de pâtés.

ET AUSSI

Les tables basques, dans une convivialité parfois bruyante animée par le vin, le cidre brut et les chants puissants et nostalgiques, sont aussi celles où se dégustent le lapin de nos fermes, le tendre bœuf, le canard de mille façons, les abats dont on vante les vertus, le mouton, l'agneau, le chevreau de nos vertes prairies, les fromages de brebis au membrillo de coing, de chèvre sur salade et de vache fondant dans un talo chaud, ou le mamia au miel pour ceux qui demeurent des enfants. Et pour le côté sucré, voici les fruits des vergers gorgés de soleil, pommes, raisins, framboises, mirabelles, prunes, cerises, noix, châtaignes, noisettes, amandes, nèfles et autres myrtilles, mûres et airelles qui, elles, sont glorifiées en patxaran anisé. Telles quelles ou transformées en gâteau basque, macarons, sablés escortant un koka, les douceurs de la table basque font aussi de la place pour le chocolat accompagnant un bon café.

LA RÉJOISSANCE

Le lecteur l'aura compris, la cuisine basque est faite de produits locaux, issus de l'agriculture et de la pêche, de recettes simples qui invitent les cuisiniers à rester fidèles à la tradition en l'éclairant d'imagination. Des chefs s'y appliquent depuis des années, certains caressant même les étoiles du haut de leur toque. Le respect du produit, le désir de transmettre le goût et la joie de faire plaisir aux commensaux sont les valeurs nobles d'une âme pure qui se réjouit d'appliquer ce proverbe basque : « *Jan eta edan, eta bakea eman* » (« Mange et bois, et donne la paix »).

[Abbé Lionel Landart]

La Symbolique d'une stèle, par le Père Marcel Etchehandy

Le Père Etchehandy est un moine bénédictin de l'abbaye de Belloc, auteur d'une traduction de la Bible en langue basque et impliqué dans la culture basque, notamment en ce qui concerne la symbolique dans l'art lapidaire basque. Vers 2012, il enregistre une vidéo dans laquelle il décrit une stèle discoïdale du XVII^e siècle provenant de la région de Saint-Palais, en Amikuze. En voici quelques extraits, légèrement modifiés pour les besoins de compréhension de la transcription.

« Sur une face, nous pouvons voir le nom de Jésus (le monogramme IHS). Et, sur la barre horizontale du « H » : la Croix... Juste en dessous du H, le cœur de Jésus, transpercé des 3 clous qui le fixèrent sur la croix. En dessous, un soc de charrue, caractérisant l'outil d'un agriculteur. Mais, il est évident, ici, que c'est la Lumière qui est sculptée sur toute cette face (en couronne) ! C'est pratiquement toujours ainsi : ils sculptaient la Lumière ! Celle de

l'Évangile ! À cette époque-là, les chrétiens savaient à quel point ils avaient besoin de cette Lumière !

Le défunt est vêtu de noir, comme toutes les personnes de l'enterrement. Mais, bien sûr, les ténèbres sont remplies de Lumière. D'où provient-elle ? Elle provient de la partie centrale de la stèle : du nom de Jésus !

Le soc de charrue désigne évidemment le métier du défunt. Mais, son emplacement en dessous de ce rayon de Lumière signifie que le travail s'élève vers celle-ci ! Contrairement à la lecture d'un évêque, qui estimait que cet instrument de travail se résumait au métier du défunt...

Au regard de la Foi, tout devient plus clair et plus profond ! Les choses les plus simples prennent une tout autre signification !

De l'autre côté de la pierre tombale, nous pouvons lire :

- au centre du disque : les entrelacées lettres M & A, pour « Maria » (ou « Ave Maria ») ;
- en couronne et sur le pied de la stèle : HIC IACET (« ci-gît ») MAISTRE MARTIN DE ELICHAVE HERUS .

Le nom du maître de maison est associé au mot « HERUS », qui provient du latin. Il s'agit d'une latinisation du nom ELICHABEHÈRE ;

- et la date : 1646.

L'essentiel pour les maçons du XVII^e siècle, qui sculptaient ainsi les pierres tombales, était vraiment d'évoquer la Lumière. La Lumière que l'on cherche et la Lumière que l'on donne ! Chercher et donner. Cette Lumière, c'est DIEU ! Et, en même temps, Jésus nous dit « Je suis la Lumière du Monde ».

[Photos et vidéo et de l'association Lauburu, transcrite par Isabelle Igos Etcheverry]



L'Âme basque

Un pays robuste et différent, un peuple singulier, décrits au fil du temps par les voyageurs, les chroniques, les anthropologues, les historiens, les poètes ou les écrivains. Parcourons, au gré de ces perspicaces textes et de tant d'appréciations plus ou moins judicieuses, toujours à vérifier, corriger ou compléter, les expressions diverses de cette personnalité, de ce caractère et de cette identité qui forgent l'âme basque.

À LA PLUME DES VOYAGEURS ET ÉCRIVAINS

Avant d'être christianisés, des idées souvent préconçues et contradictoires ont circulé à l'égard des Basques : leur sauvagerie, la rudesse de leurs mœurs. Quelques siècles plus tard, il n'est plus question que de « leur humeur joviale. Ils sont à rire, à plaisanter, à danser, les hommes comme les femmes » (Navagero, 1528). De leur agilité, on induisait, sans plus de motif, l'allégresse de leur caractère. Pour Voltaire, ce peuple qu'on appelle Vasques, sautant au pied des Pyrénées, est audacieux et loyal. Le ton se modifie avec Rousseau et le Romantisme : « Le Basque est ce vertueux homme de la nature, grave, imposant, généreux et magnanime, préservé des souillures de la civilisation » (A. Chaho, 1847). « Ce peuple, avec son idiome particulier et la variété de sa culture, se distingue par sa naïveté, sa vivacité, sa gaieté ; son visage paraît sentir son bonheur et porte l'envie de le faire partager. Son hospitalité n'est point regardée comme une vertu tant elle est un attribut commun » (J. Faget, 1784).

Puis se généralise, en l'affadissant parfois, l'idée du Basque rêveur, mélancolique, idéaliste, attaché au devoir et aux traditions ancestrales avec *Ramuntcho* (P. Loti, 1897), portrait alternant la fière gravité et la gaieté naïve, la dignité retenue dans les rapports sociaux et la puissance de la foi religieuse maîtrisant les forces profondes primitives.

DES ANALYSES EN QUELQUES ÉTAPES

L'étude contemporaine de cette culture traditionnelle saisit le mieux les nuances du caractère basque en confrontant les jugements selon les époques. Avec l'évolution de l'opinion, elle nous donne une idée de la transformation des mœurs elles-mêmes.

« La férocité de leurs visages et, semblablement, celle de leur parler barbare épouvantent le cœur de ceux qui les voient. Ils sont pleins de méchancetés, débauchés, pervers, corrompus, experts en toutes violences » (codex, VII^e siècle). Plus tard, « Les habitants de cette terre sont sobres, toujours contents, honnêtes et forts dévots, vaillants au travail, surtout à la culture des terres » (fin XVII^e siècle). Le portrait d'ensemble devient (fin XIX^e siècle) celui d'un « Basque naturellement intelligent, fier et très indépendant... ils sont sans doute imbus de préjugés, rivaux à leurs coutumes, mais ont un grand fond de droiture, doux et complaisants, ardents et enthousiastes. Habituellement sérieux, ils se laissent entraîner aux plaisirs de la table ; leur gaieté se développe alors bruyante et interminable » (J. Vinson, 1882).

Enfin, une autre analyse plus contemporaine et pénétrante : « Le Basque est rien moins que triste ; point tant fataliste qu'épicurien, patient, flegmatique, peu pressé, d'une sérénité inaltérable devant les imprévus de la vie. Volontaire au point d'être souvent têtu, parfois sujet à se mettre en colère et peu enclin à la magnanimité envers ses adversaires. Tout à fait indifférent à la politique, il possède un sens supérieur de la liberté qui l'a tenu aussi éloigné du servage que de l'anarchie. Mieux que personne, cet irréductible indépendant porte en lui, discret, mais impératif, le sens de l'autorité ».

Et ce trait qui se veut décisif : « Quelle que soit sa place dans la société, pauvre ou riche, instruit ou ignorant, un Basque authentique se classe par la fière notion de sa dignité d'homme innée chez lui » (D. Jaureguiberry, 1929). « Ils sont les plus fiers et les plus libres du monde. Ils sont restés tels que Tite-Live (écrivain latin du I^{er} siècle) les avaient décrits. Les Basques sont un honneur » (E. Verlag, 1951).



DE L'ÂME BASQUE

Son âme, n'est-ce-pas sa langue, sa culture, son histoire, ses valeurs ? « Si elle est indéfinissable, elle est pourtant une réalité que l'on constate sans pouvoir en dégager l'intime substance. Elle n'est pas moins impénétrable que celle des origines du peuple basque » (R. Nadaud, 1920).

« L'âme basque, elle est faite de tant d'éléments divers cristallisés avec le temps, au fil de l'histoire : des éléments spirituels et sensitifs. Ils constituent une mentalité propre, la puissance, entre autres, de l'instinct patriarcal, l'attachement au foyer, le sacrifice des cadets, leur émigration, les combinaisons des ambitions et des mariages, inspirés par le souci de maintenir la maison et de la transmettre intacte. Son existence fortement polarisée par sa pensée religieuse, le Basque est un dépositaire responsable envers ceux qui, après lui, monteront à la vie sur le sol de ses Pères » (P. Apesteguy, 1925) ».

De toute évidence le tempérament d'un peuple est chose relative. « Si sa fierté, sa volonté de rester soi-même, son goût du défi ne sont pas davantage des qualités propres aux Basques, sans doute se transmettent-elles mieux ici. C'est le sens familial, le goût chaleureux et créateur de fête et de coopération, sa culture populaire, l'orgueil du particularisme de race et de langue, un peuple qui chante et danse comme peu d'autres » (JL. Davant, 1970).

À chacun le soin de dégager de ces diverses appréciations les éléments les plus constants pour aujourd'hui.

[Extraits rassemblés par G. Ponticq]

L'attachement au lieu de naissance, à l'*etxe*, à la terre des ancêtres a toujours été profond au Pays Basque.

Abandonner son pays se faisait dans la douleur ; une déchirure pour les émigrants dont les lettres, les écrits et les chants portent le témoignage. La plupart part avec l'idée de retour, très peu reviendront.

Les Basques étaient un peuple de bergers habitués aux dures conditions de vie dans les montagnes pyrénéennes et de marins affrontant la capricieuse mer Cantabrique. La solitude, le vent, le froid ne leur faisaient pas peur, ils étaient habitués à vivre libres dans la nature. Ils se trouvèrent aux avants-postes des découvertes coloniales au service de la couronne d'Espagne, comme charpentiers de marine, marins, capitaines, fonctionnaires, négociants, colons ou ecclésiastiques. Marins découvreurs comme Juan Sebastian Elkano parti avec Magellan ; il sera le premier capitaine à faire le tour du monde. Aventuriers comme Lope de Aguirre ou pionniers défricheurs comme Juan de Garay, ils trouveront de gigantesques espaces naturels à la mesure de leurs ambitions dans les nouveaux pays d'Amérique du sud. Ils s'enfonceront dans le désert comme on appelait la Pampa argentine, se frotteront aux indigènes pour y réaliser les travaux que les autres ne voulaient pas faire. Comme dans les Pyrénées ou sur les flots, l'entraide est la condition de survie. La solidarité basque joue à plein.

« Palabra de Vasco ! » (Parole de Basque !) C'est comme cela que l'on dit parole d'honneur dans la Pampa. Les *pulperías*, les bistrot-épicerie de campagne étaient souvent tenus par des Basques. Amenés à pratiquer le crédit, ils sont devenus l'intermédiaire entre les éleveurs, les producteurs et les collecteurs de laine, de cuir ou de viande. La plupart du temps, la comptabilité des transactions était tenue par les femmes, elles seront à l'origine du système bancaire argentin. Ils seront parmi les pères fondateurs de ces nouveaux pays. Ils marqueront ces nouvelles terres de leur empreinte en la parsemant de noms à consonance euskarienne et de frontons pour jouer à la pelote. Ils garderont leur béret sur la tête en recréant dans la Pampa les conditions pour perpétuer leur culture et leur langue, les *Euskal Etxe*, les Centres Basques.

L'Émigration



Chez des descendants des pionniers, le sentiment d'appartenance au vieux pays subsiste toujours. Mon ami Roberto Landaburu, ancien avocat, écrivain et éleveur de bestiaux dans la Pampa est né en Argentine quelques mois après l'arrivée de ses parents dans le nouveau monde dans les années 1940. Il a fait de son exploitation agricole, un musée avec les objets de l'ancien temps. Dans la chapelle de la maison, il conserve soigneusement meubles, bible, statue de la vierge et objets liturgiques en provenance d'Urrunaga en Alava, son village familial. Sa bibliothèque contient tous les classiques sur le Pays Basque et il a raconté dans plusieurs livres l'installation de ses compatriotes dans la grande plaine. Ses petits-enfants ont des prénoms basques, il leur a transmis son amour pour la terre des ancêtres et il se surprend à rêver au retour de l'un d'entre eux sur la terre d'Euskal Herri.

[Kepa Etchandy]

Créateur d'images et photographe passionné par la culture basque, sa langue et ses traditions, Kepa Etchandy parcourt depuis des années les sept provinces d'Euskal Herri à la recherche de l'âme de ce pays. Ses reportages l'ont également conduit sur les traces de l'émigration basque vers les Amériques et la Pampa argentine. Il publie aujourd'hui aux Éditions de la Rhune « Aller de par le monde le béret sur la tête » (Txapela buruan, ta ibili munduan).

Fernando Aire Xalbador, berger, agriculteur, poète et bertsulari

Semea, urrundirik sosaren peskizan, agertzen duk zer aita erromesa nizan; zintzoki jarraik hadi hi hire bizitzan, ni baino aita hobe izaiteko gisan, hire semeak ez dezan joaiterik izan.

À toi, fils qui es parti loin en quête d'argent, je me rends compte quel pauvre père j'ai été. Continue ta vie avec loyauté pour être un meilleur père que moi, afin que ton propre fils n'ait pas à partir.



Né en 1920 et décédé en 1976 à Urepel (Baxe Nafarroa), le soir de l'hommage qui lui avait été rendu par ses pairs, Xalbador fut berger, agriculteur, poète et bertsulari. Il remporta à plusieurs reprises le Championnat général de bertsulari de Donosti-Saint-Sébastien. En hommage au poète-berger disparu, les auteurs-compositeurs-interprètes Xabier Lete et Lurdes Iriondo écrivirent la chanson *Xalbadoren heriotzean*, aujourd'hui l'une des plus populaires du Pays Basque. Il est l'auteur de ce *bertsu* exhortant son fils, berger en Californie, à revenir au pays.

Goiz Argi, la danse dans l'âme !

Acteur emblématique de la vie culturelle de Bidart, *Goiz Argi* danse et fait danser les Bidartars ainsi que les heureux visiteurs venus de plus loin, depuis quelques décennies. *Denak Argian - Tous dans la Lumière* a rencontré pour vous, à Elissaldia, Miren Exposito, la présidente du groupe de danse basque *Goiz Argi*.

LA LUMIÈRE DU MATIN !

D'entrée de jeu, Miren a voulu nous rappeler que *Goiz Argi* signifie « lumière du matin ». Cette lumière s'est levée à Bidart un matin de l'année 1987. Aujourd'hui, elle brille à travers une centaine de danseurs âgés de 4 à 70 ans. Au-delà des cours de danse et des répétitions, qui ont lieu tous les vendredis de 17 h à 21 h ou les dimanches matin pour les seniors, *Goiz Argi* se veut un espace de transmission de la culture basque à travers la danse : « *La danse dit ce que les mots ne disent pas. Chaque pas de danse raconte le Pays Basque !* », précise-t-elle. À *Goiz Argi*, les cours sont donnés en basque. Des *fandangos* et *arin-arin* aux *mutxiko* et *aurresku*, en passant par les danses souletines et les danses des arceaux, les danses des bâtons, ou encore la danse des rubans (tressés autour d'un mât), les pas de danse de *Goiz Argi* explorent un répertoire multiple issu de la richesse du patrimoine culturel des différentes provinces basques. Cette variété de danses représente aussi bien la diversité que l'unité : « *Des pas de danse différents autour d'une musicalité commune !* » s'exclame Miren.

ENTRE TRADITION ET CRÉATIVITÉ...

Goiz Argi ne se contente pas de faire vivre les danses traditionnelles. Dans le respect de l'héritage culturel et sans trahir sa mission de transmission aux plus jeunes, les danseurs laissent une belle place aussi à la créativité : les spectacles de *Goiz Argi* intègrent des créations libres et des chorégraphies modernes accompagnées de musiques plus récentes.



Cette capacité à s'ouvrir à la modernité tout en restant fidèle au patrimoine traditionnel est le signe du dynamisme du groupe et de la passion artistique qui anime les membres.

UNE GRANDE FAMILLE...

L'esprit qui règne à *Goiz Argi* est celui d'une grande famille : les plus grands soutiennent les plus jeunes ; les confirmés stimulent les débutants ; les différentes générations partagent leur passion pour la danse dans une ambiance conviviale. Le fait de danser en groupe favorise l'esprit de cohésion : « *la danse resserre les liens* », affirme Miren. La preuve en est que, même en dehors des cours de danse et des répétitions, des liens très forts se tissent entre les danseurs, les musiciens et les bénévoles de *Goiz Argi*. Miren a quand même souligné un petit bémol : « *Il y a très peu de garçons qui dansent. Ils arrêtent quand ils entrent au collège. Même si ça commence à changer* ».

LES GRANDS RENDEZ-VOUS AVEC GOIZ ARGI

Tout au long de l'année, *Goiz Argi* participe activement à la vie culturelle de Bidart. Parmi ses rendez-vous incontournables, on peut citer : *Olentzero* pour les plus petits ; le carnaval de Bidart ; trois spectacles pendant la période estivale sur le petit fronton et le grand fronton ; l'organisation du concours de fandango des fêtes d'automne de Bidart ; la participation à la procession de Notre-Dame d'*Uronea*, organisée par la paroisse... Vous croiserez assurément des danseurs de *Goiz Argi* lors du rendez-vous mensuel de danses basques sur la place du village, à la sortie de la messe. Enfin, fidèle à sa vocation de transmettre les danses traditionnelles basques aux plus jeunes, *Goiz Argi* participe à « *Dantzari Tiki* », un événement qui rassemble, tous les 8 mai, les jeunes danseurs (7-11 ans) des écoles de danse basque du Labourd, de la Basse-Navarre et de la Soule.



ET POUR LES 40 ANS ?

Oui, le compte est bon ! L'année prochaine, *Goiz Argi* fêtera ses 40 ans. Pour l'occasion, un grand événement se prépare pour réunir la grande famille *Goiz Argi* : « *Peut-être un spectacle spécial pour rassembler les anciens ? Un spectacle qui raconte l'histoire de Goiz Argi et de la danse basque ?* », laisse entendre Miren, ne voulant pas en dire trop pour l'instant. Dans tous les cas, ce sera assurément l'occasion de faire rencontrer les générations qui ont façonné *Goiz Argi* et tous les passionnés de danse basque !

[Propos recueillis
par l'abbé **Rickey-Ito Thélus**]

L'âme basque : souffle de vie, élan vital

En immersion à Garazi dans les années soixante, j'ai été imprégné de cette âme basque. Difficile à saisir individuellement, elle est essentiellement collective, celle d'un peuple d'éleveurs et de pêcheurs.

L'ÂME SOUFFLE DE VIE

Issue d'une culture orale, on parlera donc de souffle de vie : le *pneuma* d'Aristote. Animée par une langue ancestrale à la solide architecture, d'une justesse mathématique et résistante. La parole est sobre, directe ; le silence est réflexion, et quand elle est donnée, elle devient sacrée. Elle est faite pour induire l'action. Elle est à l'origine de l'organisation sociale (fors) par les voix des maîtres de maison lors des assemblées, prônant l'égalité démocratique, la répartition des terres d'élevage. L'égalité va jusqu'à la parité très avant-gardiste.

L'ÂME EN MOUVEMENT

L'*anima* d'Aristote et de Bachelard, elle anime le corps. À l'origine du chant : la joie des Basques, à plusieurs voix en groupe (église, fêtes) ou individuel : *bertxularis*. De la danse, animée par les txistus, tel le *mutxico*, individuel et collectif, égalitaire et inclusif, en cercle, ou linéaire, le meneur d'hommes ordonne par la voix le changement de pas. Les danses guerrières historiques, la danse du verre souletine, impressionnante par ses entrechats aériens. Le groupe *Oldarra* (l'élan) associe la danse et les chants, les faisant connaître dans le monde entier. La pelote basque : ce sport traditionnel est élégant, puissant, fait d'adresse, de combativité et de résistance ; les points sont chantés en basque.

Pour mieux saisir l'âme basque, il faut connaître les anciennes croyances anthropomorphiques et animistes, dans une nature luxuriante et mystérieuse : l'inconscient collectif. Ces croyances, enracinées dans les montagnes (telle Maia, la terre mère, sous la forme de la dame des grottes contenant tous les êtres vivants, faisant jaillir l'eau des sources, puissante et éthique, punissant le vol, le mensonge,

l'orgueil et les maltraitants de la nature ; ainsi que les cultes du soleil et de la lune)... ces croyances ancrées dans la montagne depuis toujours furent un obstacle majeur à la pénétration du christianisme suivant les voies romaines, puis, au Moyen Âge, par le pèlerinage de saint Jacques.

Il s'établit finalement au X^e siècle sur l'ensemble du Pays Basque, annonçant la parole de l'Évangile, créant monastères, églises, paroisses, hôpitaux de charité. Il introduit une nouvelle dimension à ce peuple épris de sa terre : une verticalité, une transcendance, par une relation au Dieu du ciel. Le christianisme fit écho au peuple basque par : l'Égalité, désormais devant Dieu, l'identification possible aux antiques bergers bibliques ; l'universalité de l'Église, élargissant les frontières psychiques à l'Europe ; l'Esprit Saint insufflé par Dieu, donnant l'élan vital, par un réveil spirituel. Cette âme basque se retrouve pleinement chez les prêtres de Garazi, associant une extrême bonté et humanité, tel l'Abbé Jean Hirigoyen, vicaire, véritable meneur d'hommes et guide spirituel, proche de sa population, connaissant chacun de ses membres, animé d'une foi vivante, dynamique, depuis ses prêches dans l'église Notre-Dame-du-Bout-du-Pont, vers les chemins de montagne de Roncevaux, ou de la chapelle Saint-Sauveur d'Iraty, créant derrière lui une mystique chrétienne. Il donna un nouvel essor à la culture basque par ses talents de *pilotari*, de joueur de txistu passionné, créant le groupe *Garastarak*. Plus tard, il fut nommé aumônier des Basques de Paris.

Merci Apaiza Hirigoyen pour cet élan vital, tant représentatif de l'âme basque, et qui demeure en nous encore aujourd'hui.

[Guy de Beauchamp]

Mythologie

Il ne faut pas croire qu'ils existent Il ne faut pas dire qu'ils n'existent pas
Direnik ez da sinetsi behar Ez direniz ez da erran behar

Comment la mythologie basque révèle l'âme d'un peuple qui se caractérise par un lien fort à la nature et au territoire, associé à une continuité profonde malgré l'histoire.

Les Basques sont considérés comme l'un des plus anciens peuples d'Europe, avec une langue, l'*euskara*, reconnue par les sociologues et linguistes comme le seul isolat encore vivant parmi toutes les langues d'Europe, tant du point de vue génétique que du point de vue typologique.

La mythologie du peuple basque ne semble connaître ni domination, ni hiérarchie divine. Transmise de bouches à oreilles, elle traverse les montagnes, les forêts, les rivières, sans perdre sa nature profonde, et rappelle qu'à travers grottes, torrents et lacs, le Pays Basque n'a jamais cessé d'être raconté et de se raconter...

Avant d'être collectés et édités aux XIX^e et XX^e siècles, par des érudits et savants de l'époque dont le précieux abbé et anthropologue, José Miguel de Barandiaran (1889-1991), les mythes et les légendes étaient portés au coin du feu, de grands-parents à parents, de parents à enfants, par la mémoire collective.

Ce passage de l'oral à l'écrit a permis de sauvegarder et de porter à notre connaissance ces mythes et légendes qui expriment les valeurs du peuple basque ; comment ils expliquent leur vision des mystères de l'existence, mais aussi ce qu'ils enseignent de la dureté de la vie et de la résilience.

Ainsi, au cœur des récits de la mythologie basque, ce sont bien sûr les aspects de la vie quotidienne et culturelle traditionnelle qui sont à appréhender, mais surtout la spécificité de l'âme de ce peuple : la manière dont les Basques perçoivent le monde, leur rapport à la nature, à la communauté et au mystère...

Ce mystère que l'on observe sans l'expliquer, comme aux premiers jours d'une humanité confrontée aux forces de la nature.

Ainsi, le sacré s'est invité dans leur vision du monde. La nature n'y est pas dominée, mais habitée et respectée. Dans ce contexte, force est de comprendre l'importance de l'*etxe* (la maison), entité incarnée par son nom, cœur « atomique » de la famille et de la société ; à



la fois ancrage entre les mondes souterrain et aérien, et lien transgénérationnel...

Contrairement aux mythologies indo-européennes classiques, où les dieux célestes dominent, avec un panthéon strictement hiérarchisé comme chez les Grecs, la mythologie basque est profondément chthonienne : tout se passe sur Terre ou sous Terre, avec l'air et

le ciel comme simples corridors de passage. Contrairement aux mythologies grecques ou nordiques, aux grandes guerres et aux héros glorifiés, les récits basques sont locaux, discrets, liés à des lieux précis, toujours nommés, ce qui nous donne à voir l'âme d'un peuple concret et respectueux.

Ce caractère territorial de la mythologie

Eguzkilore.



© Céline Davadan

basque atteste d'un lien viscéral à la Terre, aux montagnes, à l'océan, aux éléments de la Nature, l'air, l'eau, le feu, qui sont autant d'échos directs au personnage central de Mari et de son alter ego Ama Lurra (Terre Mère). Mari, aussi appelée Andere (la Dame), est reconnue comme une figure majeure de la mythologie basque. Figure préchrétienne, elle

personnifie la Nature, elle en est sa force incarnée. Elle n'est ni « bonne » ni « mauvaise », elle représente le principe de l'équilibre, une force juste et sage ; une incarnation des lois du monde vivant, animée d'une âme propre. « Izena duenak izanadu » ; ce qui a un nom a une âme vivante. Mari vit entre ciel et terre, dans les montagnes, dans ce monde libre où se mêlent solitude et merveilleux. Elle y séjourne dans des grottes, au creux desquelles elle se fait gardienne des « portes » d'Ama Lurra (la Terre Mère). Et la légende raconte que c'est ainsi, dans l'antre d'Ama Lurra, que l'abri s'est fait berceau du peuple basque ; un peuple enfant de Mari et d'une humanité naissante sur Ama Lurra.

Pour Ama Lurra et ses enfants (c'est bien connu, nous sommes enfants de la Terre et Loca-Terre), Mari contrôle le climat, les récoltes, et dispense la justice : elle punit le mensonge, l'orgueil, le vol ; on l'invoque autant qu'on la redoute. Afin de rayonner dans les 7 provinces du Pays Basque, elle déménage tous les 7 ans. Qu'ils viennent du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest ; qu'ils soient doux comme une caresse ou en tempête, c'est portée par les vents que Mari voyage d'une province à l'autre.

Son compagnon est Sugaar. Il est représenté par un serpent et est associé aux orages et à la foudre. Selon les récits, il est intéressant d'observer que Sugaar est parfois représenté comme la composante « mâle » de Mari. Ce qui laisserait entendre qu'elle peut être à la fois « ying et yang », en référence au concept dualiste et de complémentarité de la philosophie chinoise.

Leurs enfants symboliques sont : *Eguski* (le soleil), avec son représentant dans la nature qui est *Eguzkilore* (fleur du soleil), beau chardon argenté que l'on place aux portes des maisons pour éloigner les mauvais esprits ; et *Ilargi* (la lune)

Ne nous y trompons pas. Les figures de la mythologie basque, comme Mari, Sugaar ou Basajaun, ne sont pas des « coaches de vies », au sens moderne que nous pourrions leur prêter. Ils ne sont pas là pour conseiller ou aider à « réussir ». Pour autant, l'on peut dire qu'ils jouent un rôle sur le plan symbolique et éthique. Ils transmettent le respect de la nature, l'honnêteté, la prudence. Ils servent de repère collectif. Ils guident une communauté entière plutôt qu'un individu.

De nos jours, le rapport animiste et respectueux de la Nature est toujours perceptible dans les traditions rurales et les fêtes populaires. La mythologie basque n'est pas seulement un folklore ancien : elle exprime l'âme basque elle-

même. Elle exprime cette connexion intime à une Terre vivante, à une langue unique et à une identité qui refuse de s'effacer.

Au regard de ce principe d'absorber sans se perdre, comment ne pas entendre l'homophonie entre Mari et Marie, la figure chrétienne, mère de Jésus et de l'Église, associée à la pureté, la protection, la compassion.

Lorsque le christianisme arrive en Pays Basque (à partir de l'antiquité tardive et surtout au Moyen Âge), il ne fait pas disparaître immédiatement les anciennes croyances. Comme le décrit Anuntxi Arana dans *De la mythologie basque ; Gentils et Chrétiens*, édité chez Elkar, les mythes païens basques et la religion chrétienne ont cohabité des siècles durant et ils ont échangé entre eux nombre d'éléments. Ce syncrétisme occupe une place importante dans la mythologie populaire qui est parvenue jusqu'à nous.

Prenons l'exemple de la grotte de la « sainte qui sue » de Bidarray, appelée Harpeko Saindua. Cette grotte, toujours visitée de nos jours, abrite une stalagmite dont l'eau qui ruisselle sur ses formes « féminines » est réputée guérir certaines maladies. La légende parle d'une présence sacrée associée à cette grotte. Dans le cas de Bidarray, la grotte « du saint/sein qui sue » pourrait être une ancienne grotte associée à Mari. La relation n'est pas directe au sens « historique officiel », mais elle est très forte sur le plan symbolique et témoigne de cet entrelacement du païen et du chrétien ; cette continuité réinterprétée, réorientée d'un lieu sacré païen vers un lieu de dévotion chrétienne pour une sainte Marie... qui, en 1858, apparaîtra à Lourdes dans une grotte dont l'eau jaillira !

Depuis la nuit des temps, la mythologie basque est bien plus qu'un ensemble de croyances, légendes, et créatures, issues d'un paganisme préchrétien très ancien ; elle est une clé de lecture de l'âme basque. De nos jours, les légendes continuent de vivre dans le nom des lieux, les fêtes, les contes pour enfants et l'imaginaire collectif du Pays Basque (*Euskal Herria*), des deux côtés des Pyrénées.

Au-delà de ces lignes, et pour retrouver le fil des transformations successives des contes, récits et figures locales de la mythologie basque, vous pouvez, jusqu'au 12 octobre 2026, vous rendre à *Ospitalea*, la commanderie d'Irissarry pour visiter « Mitologia », l'exposition (gratuite) qui explore les chemins des mythes et des légendes basques.

[Céline Davadan]

La Calligraphie basque

Avec la calligraphie basque, ne cherchez pas les volutes souples et délicates que permettent la plume ou le pinceau des écrits orientaux ou des enluminures du Moyen Âge. Ici, la relation tactile avec la lettre se transmet dans la pierre. Sculptée sur les linteaux des *etxe* (maisons), sur les stèles funéraires (*hilarri*), sur les *makhila* (bâtons de marche), cette calligraphie puise son origine dans la vie rurale et est indissociable de son identité linguistique et de son appartenance à la culture basque.

Cette calligraphie si particulière participe au vocabulaire vernaculaire des architectures basques. En indiquant une date de construction, le nom des maîtres de maison ou un métier ; l'*etxe* se fait porte-parole de sa valeur historique, de la mémoire familiale, locale et de la protection de ceux qu'elle abrite. Ses lettres épaisses ne sont pas un hasard esthétique, elles répondent à des nécessités techniques et culturelles qui, ensemble, donnent ce petit truc en plus, ce quelque chose d'unique, d'irremplaçable, comme le verbe dans une phrase ; justement ce fameux « supplément d'âme ».

Ces messages calligraphiés font partie du paysage des bourgs et des campagnes. Leur absence serait remarquée. Mais pour le graveur, le sculpteur qui œuvre au burin et à la masette, le support impose ses contraintes...

Sans modèle préalable, l'artisan au service de la lettre doit marier avec précision son esprit et ses mains puissantes. Ainsi, les lettres émanent de bases géométriques : le rectangle, le triangle, le cercle.

Contrairement à beaucoup de calligraphies dont le trait varie, ici l'épaisseur des traits est constante. Les angles sont nets, en coupes franches, le tracé est simple, solide, mais équilibré !



Cette calligraphie de tradition populaire propose, néanmoins, une vraie recherche de symétrie qui « esthétise » en créant un équilibre visuel, évite les vides... et où l'effet décoratif, n'est pas négligé.

À ce stade, la lettre n'est pas juste un signe. Elle devient une forme construite, avec sa propre architecture. C'est une lettre qui tient debout, qui a du poids, de la permanence, de l'enracinement. Elle fait partie du lieu, elle lui confère son identité.

C'est là que naît l'esthétique typique des lettres droites, des empattements marqués, de leur aspect robuste et ancré.

La calligraphie basque, plus qu'un style : une identité ! Avec une particularité à noter : des lettres qui passent « cul par-dessus tête », ou s'inversent, en miroir.

Ces lettres inversées ou renversées donnent une impression d'archaïsme, un côté rustique, authentique, une vraie personnalité graphique. Une spécificité calligraphique qu'un historien et ethnologue, Louis Colas (1869-1929), va explorer pendant 30 ans. Il va étudier et relever systématiquement les inscriptions murales des maisons et des stèles discoïdales des 7 provinces basques. Il va codifier et formaliser les formes des lettres, et contribuer à créer une esthétique cohérente inspirée des inscriptions anciennes.

Sur la base de ses relevés, Colas va « extraire » des particularités. Il va les accentuer jusqu'à les rendre emblématiques (épaisseur des traits, formes géométriques et stables, contrastes nets). Louis Colas ne se contente pas de reproduire ; il stylise la forme, la rend plus puissante visuellement, tout en lui conservant son esprit local, ancestral.



© Céline Davadan

Ainsi, il a revitalisé la calligraphie basque où langue, architecture et art se rejoignent. En traçant ce lien entre tradition et modernité, Louis Colas a transformé la calligraphie basque en un art conscient de lui-même, à la croisée de l'architecture, de la langue et de l'identité culturelle.

C'est exactement là que la technique devient un style et que le style devient identité ; cette chose immatérielle, difficile à définir précisément, mais qui apporte une valeur humaine, émotionnelle, spirituelle à une œuvre.

Lorsque, le nez en l'air, on déambule dans les rues de nos villages ou que l'on se perd dans les vallées de nos campagnes, même sans comprendre la langue, on ressent la cohérence, la force, la chaleur, qui émanent de cette présence donnée par ces lettres gravées. Là, l'*etxe*, l'*hilarri*, le *makhila* nous parlent. Ils nous racontent leur identité, leur appartenance, leur mémoire ; celle d'un peuple ancré et vivant.

[Céline Davadan]

La Pelote et l'âme basque

L'unité de l'âme et du corps est profonde, et c'est grâce à l'âme spirituelle que le corps constitué de matière est un corps humain et vivant. Cette énergie, cette manière de vivre, le Basque l'investit dans toutes ses activités en tenant compte des contraintes imposées par la configuration géographique de son territoire.

Tous les ouvrages sur l'histoire de la pelote basque soulignent que le jeu de balle était pratiqué dans d'autres pays, dans des temps bien antérieurs : en Grèce, à Rome, en Égypte, au Mexique amérindien et même en Chine. À un moment de son histoire, le Basque s'est attaché à cette activité ludique qu'il a adaptée à son âme, à sa vitalité, le trait le plus évident étant son caractère populaire. Les premières traces du jeu de pelote sont des surfaces planes, en dehors des hameaux, au milieu des pacages et des landes, qui voyaient s'affronter, face à face, deux équipes de bergers ou de laboureurs. Avec la constitution des agglomérations sur le territoire de France, nobles et bourgeois s'adonnèrent au Jeu de paume dans des salles qualifiées de tripots. Le Basque a adopté cette forme de jeu et l'a adaptée à sa façon dans des salles de trinquets, en y pratiquant la *pasaka*.

Au cours du XIX^e siècle, avec la découverte du caoutchouc, les classes aisées de tous les pays ont pratiqué le Tennis, et les Basques ont inventé une nouvelle pratique de la Paume : le jeu indirect (frappe contre un mur), en jeu de blaid ou de place libre. Les frontons ouverts ont alors envahi le centre des bourgs et des hameaux.

Adoption, adaptation ; des attitudes commandées par le territoire, comme le suggère Aramendia à propos du Basque : « ... Comme si la terre où il s'est implanté depuis si longtemps avait façonné son comportement... La configuration de l'espace euskarien présente un ensemble harmonieux ouvert à l'ouest sur l'océan, les deux parties nord et sud de ce pays s'articulant autour de l'épine dorsale pyrénéenne. Bien que facilement pénétrable par certains ports, la montagne pyrénéenne a constitué le refuge de cette identité où le

Basque a puisé les moyens de sa survie. Par contre, l'accessibilité du piémont et l'ouverture des plaines, qui l'ont exposé au contact des étrangers, ont entretenu en lui une seconde faculté maîtresse, l'adaptation ».

Ou bien, peut-être, une qualité particulière du Basque qui commande la modélisation particulière de son lieu de vie et la formulation de son langage ? Tout cela interagit certainement dans une ambiance qui n'a pas été empêchée par les accidents géologiques et le foisonnement des langues et des musiques.

La sacralisation de la pelote par les cadres politiques et cléricaux du Pays, ainsi que par certains voyageurs écrivains, dans une volonté certaine de s'attacher la considération et l'obédience du peuple, a témoigné aussi de la crainte de perdre un aspect du caractère basque de l'âme.

Gratien Adema, sous son nom d'écriture Zaldubi, publiait en 1857, avec reprise et complément en 1890, un long poème-chanson de 33 couplets, *Pilotariak*, où il exprimait sa crainte de la débasquisation :

*Plaza bat izaiki'ta
Pilotaririk ez.....
Asko herritan botaz dagozi abalkez
Eskualdun aztueri
Uko hoi egitez
Euskaldun da hola
Kaskoinzen egitez
Bien des villages se trouvent honteux d'avoir un fronton et pas de *pilotari*. En reniant ainsi les traditions basques, l'Euskaldun se gasconise (se débasquise).
Les liens entre foi et pelote sont étroits :
Eguerditik joatzen badu
Partida artean
Euskaldunak zer garen
Ezagungare han.
Buru has eta xutik
Denak otoitzean,
Gu baino goragobat
Baitugu gainean.*

Si midi sonne au cours d'une partie de pelote, nous nous présentons comme Basques : tête nue, debout et tous en prière, car ce que nous avons au-dessus de nous est plus haut que nous.

Le 2 septembre 1934, à Ascain, l'abbé Borotra, curé de Saint-Pée, a cité dans son sermon un

texte du R.P. Lhande de 1913 sur la pelote basque : « Un jeu national n'est pas un divertissement quelconque, c'est une manifestation du ressort physique et moral d'une race, la révélation éclatante de tout ce qu'un peuple renferme de fort dans sa beauté plastique, de sain dans sa beauté morale. Le jeu national traduit l'énergie, l'endurance, la grâce de la nation. Que dis-je ? Il ne fait pas que les traduire, il les entretient, il les décuple ».

L'abbé Borotra ajoutait également : « Depuis quelques années, une force occulte semble ronger (les traditions, et avec elles c'est l'âme basque qui se désagrège insensiblement... Déjà le sport étranger tend à supplanter, dans certains centres, notre jeu national de pelote basque ».



Adoption, adaptation, le chemin est semé d'embûches, mais le Basque tient à son âme et à la pelote.

[Pello Fagoaga]

Le Chant des Basques

Le chant est l'expression majeure de l'âme basque. Le chant, au Pays Basque, est partout. Nos poètes versificateurs (*bersulari*) ne s'expriment qu'en chantant. Nos théâtres, comme les pastorales, sont chantés et s'épuisent dans des chœurs de villageois au timbre céleste. Connaissions-nous un repas, une fête, une beuverie, qui ne se termine par un chant ? La mélodie nous unit, les paroles nous rassemblent, nos différences s'estompent dans le plaisir du chant commun. Que d'émotions, que de larmes jaillissent malgré nous, à

l'écoute des paroles de nos chanteurs dont la voix rejoint le vol majestueux des vautours, la vibration du vent, l'espace inouï de nos rêves, et l'*Etxe* (maison) qui abrite notre intimité et notre identité !

Qui ne vibre pas aux élans mélodieux, et profondément sensibles à nos âmes, des cantiques des moines de Belloc ? Qui n'a pas été ébranlé, secoué, affermi, par nos chanteurs clamant l'amour de leur patrie et la résistance, qui nous est propre, aux destructeurs de notre culture et de notre identité, manifestée dans des *kan-*

taldis pleins à craquer ? Qui n'a pas le souvenir tendre de la berceuse « *Lo, lo, ene maitea...* » de la douce voix de sa mère ?

Oui, le chant est ce qui nous unit. Le chant est ce qui nous appartient, ce qui nous permet d'exprimer, de libérer nos émotions, de renforcer notre identité, de nous affranchir des limites imposées, d'ouvrir à l'espace infini dans lequel nichent notre terre et notre *Etxe*. Et tout cela avec quel plaisir !

[Jacques Ospital]

Quand le basque se révèle dans ses chansons *Ikusten duzu goizean*

Le chant *Ikusten duzu goizean*, « Vous voyez le matin » (titre originel : *Nere etxea - Ma maison*), est l'œuvre la plus célèbre de Jean-Baptiste Elizanburu (Sare, 14 août 1828 - Sare, 2 janvier 1891), officier de l'armée napoléonienne, juge de paix à Espelette, poète versificateur, et premier prix des Jeux floraux d'Urrugne en 1855. Qu'en retenir ?

UNE IDÉE DU BONHEUR

Une centenaire luzienne, originaire d'Arbonne, recevait la sainte communion à domicile lors des fêtes carillonnées. Sitôt le rite achevé, elle entonnait, seule et de mémoire, le chant populaire *Ikusten duzu goizean*. Souvenir d'enfance ? Joie de la grâce eucharistique ? Réflexe enjoué ? Je prends les trois ! La lecture des paroles de ce chant me l'autorise ; j'y retrouve tout, en effet, avec surtout une certaine idée d'un bonheur paisible, tel que conçu par un agriculteur-éleveur. En voici le résumé : on y présente un lieu de vie décent et ombragé, sur la colline, avec fontaine et chien gardien. Pas un château, mais cet homme l'a hérité, y est né et compte y mourir. Il y a ses outils, des bêtes saines et généreuses, ainsi qu'une famille : une femme, un fils et une fille. L'épouse, en bonne chrétienne, respecte les jours maigres, le fils prend le chemin de son père et héritera à son tour, et la fille aux yeux bleus apprend de sa mère à tenir une maison. Pour notre homme, l'accueil du pauvre se manifeste à table, où l'ami trouve une place. Enfin, rendant hommage à la tendresse et à la pureté de son épouse, l'homme reconnaît tout avoir en abondance chez lui et espère y mourir comme il y est né.



LA MÉMOIRE ET L'ESPÉRANCE

La centenaire activait donc, premièrement, sa mémoire : par ce chant aux dix couplets, elle contait très poétiquement l'histoire d'une réussite personnelle, professionnelle et familiale, dans un esprit d'ouverture à l'autre et à l'avenir, dans le respect des personnes et de la religion ; le constat d'un homme de la terre, prospère et généreux, probablement aussi le sien. Deuxièmement, la joie qui émane de ce chant rejoint la joie eucharistique, comme dans le psaume 22 : « *Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien (...) Tu prépares la table pour moi (...), ma coupe est débordante. Grâce et bonheur m'accompagnent tous les jours de ma vie ; j'habiterai la maison du Seigneur pour la durée de mes jours* ». Enfin, le réflexe de la centenaire qui consiste à chanter après avoir communié apparaît à mes yeux comme une sublimation de ce que les Basques font comme par réflexe à la fin d'un repas de fête : chanter de toutes leurs voix, et espérer de toute leur âme !

[Abbé Lionel Landart]

Ikusten duzu goizean

- 1 – *Ikusten duzu goizean, Argia hasten denean, Mendiito baten gainean, Etxe tipitto aintzin xuri bat, Lau baitz bandiren erdian, Xakur xuri bat atean, Iturrino bat aldean: Han bizi naiz ni bakean!*
- 2 – *Nabiz ez den gaztelua, Maite dut nik sor-lekua, Aiten aitek hautatua. Etxetik kanpo zait iduritzen Nonbait naizela galdua, Nola ban bainaz sortua, Han utziko dut mundua, Galtzen ez badut zentzua.*
- 3 – *Etxean ditut nereak, Akilo, baitzur, goldeak; Uztarri eta bedeak; Jazko bibiez, ditut oraino Zoko guziak beteak: Nola iragan urteak Emaiten badu bertzeak Ez gaitu bilengoseak.*
- 4 – *Landako hirur behiak, Esnez hanpatu ditiak, Abatxe eta ergiak, Bi idi handi, kopeta zuri, Bizkar beltz, adar handiak, Zikiro, bildots guriak, Abuntzak eta ardiak, Nereak dire guziak.*
- 5 – *Ez da munduan gizonik, Erregerik, ez printzerik, Ni bezain urosa denik; Badut andrea, badut semea, Badut alaba ere nik; Osasun ona batetik, Ontasun aski bertzetik; Zer bebar dut gebiagorik?*
- 6 – *Goizean hasiz lanean, Arratsa heldu denean, Nagusi naiz mabainean; Girstino bat ona dut hartu: Nik emaztea hartean; Ez du mehegunean Sartuko uste gabea Xingar hezurrik eltzean.*
- 7 – *Piarres nere semea, Nabiz oraino gaztea, Da mutiko bat ernea; Goizean goizik basken erdira Badarama artaldea; Segituz ene bidea, Nola baitu egitea, Ez du galduko etxea.*
- 8 – *Ene alaba Kattalin, Bere hameka urtekin, Ongi doba amarekin; Begiak du, amak bezala, Zeru sola bezain urdin; Uste dut denborarekin, Oraiko itxurarekin, Andre on bat dion egin.*
- 9 – *Ez dugu bebar lurrean, Ongi bizirik etxean, Utziz lagun gosean; Ez du beharrak sekulan jotzen Gure etxeko atean, Non ez duen mabainean, Otruntza ordu denean. Leku bat gure artean.*
- 10 – *Ene andrea Maria, Ez da andre bat handia Bainan andre bat garbia; Musu batentzat badut etxean Nik bebar dudana guzia: Gald'egiten dut grazia, Dudan bezala basia, Akabatzekeo bizia.*

Ara nun diran mendi maiteak

*Ara nun diran mendi maiteak, « Voilà où sont les montagnes aimées », est un chant de José María Iparraguirre Balerdi (Urretxu, 12 août 1820 - Ezkio-Itsaso, 6 avril 1881), guitariste bohème, poète versificateur. La mélodie est adaptée de l'air du *Chant des Paysans* de Pierre Dupont. Lorsque Iparraguirre, laissant sa femme et ses neuf enfants en Uruguay, rentre chez lui en Guipuzcoa, après dix-huit ans d'absence pour raisons politiques, via le port de Bordeaux, il parvient à Hendaye, qui le comble de son spectacle naturel.*

DESCRIPTION

Celui qui a vécu à Hendaye comprend tout de suite l'émotion qui saisit Iparraguirre à son retour au pays, parce qu'il la partage ! Un triptyque de montagnes mythiques vient ourler la baie de Txingudi en façon de diadème : la Rhune, les Peñas de Haya (ou Trois-Couronnes) et le Jaizkibel.

Ces hauteurs bien-aimées, laissant apparaître les façades blanchies des fermes aux pentes du sud, sont l'écrin majestueux d'une rivière-frontière, la Bidassoa. Toute cette nature, comme postée en embuscade, fut témoin de tant de faits historiques... Les clochers de Saint-Vincent d'Hendaye, tel un amer de corniche, et celui, en menhir, de Santa-Maria del Manzano, à Fontarrabie, se font face pour saluer le fils de cette terre qui retrouve enfin ses repères.

Il sait très bien, celui qui a vécu à Hendaye, que Donostia est à un quart d'heure et que ses charmes, en effet, peuvent défier la Cité des Doges. Et l'auteur de ce chant admet qu'il va pouvoir échanger en toute vérité, en pesant ses mots, sur les raisons de son départ jadis et sur la vie qui fut la sienne en exil...

QU'EN RETENIR ?

Que nous apprend d'un cœur de Basque cette chanson tellement émouvante ? Qu'il est attaché à sa terre mère, dont il se dit le fils ; qu'il reconnaît, dans la nature et les villes, des lieux qui valent bien Venise et ses grâces ; et enfin qu'il se sentira en confiance pour s'exprimer librement et sans crainte de rien sur sa vie passée. Sous ce ciel bleu qu'il a eu peine à quitter jadis, il se retrouve enfin, chez lui !

[Abbé Lionel Landart]

Ara nun diran

Hara, nun diran mendi maiteak bara, nun diran zelaiaik!

baserri eder zuri-zuriak, iturri eta ibaiak.

Hendaian nago zoraturikan zabal-zabalik begiak.

Hara, Euskalerrri, lur boberikan ez da Europa guztian!

Oi, Euskal Herri, eder maitea, Hara, bemen zure semea.

Bere lurrari muin ematera beste gabe etorria!

Zuregatikan emango nuke pozik bai nere bizia, beti zuretzat, hil arteraino, gorputz ta arima guztia.

Gero, pozik bai Donostiara, Okendo haren lurrera.

Zeru polit hau utzi beharra, nere anaiak, hau pena!

Irutxuloeta maitagarria, nere tokia zu zera,

Veneziaeren grazia guztiak gaur Donostian badira.

Agur, bai, agur Donostiako nere anaia maiteak,

Bilbaotikan izango dira aita zaharraren berriak.

Eta gainera bitz neurtueta, garbi esanaz egiak.

sudamerikan zer gertatzen an jakin dezaten guztiak

L'Âme basque des artistes

Au XX^e siècle, c'est l'artiste Pablo Tillac (1880-1969) qui illustre le mieux l'expression rituelle de la religion des Basques.

Mais dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les premières artistes qui représentent des sujets religieux au Pays Basque sont des femmes. La première est Hélène Feillet (1812-1889), qui peint en octobre 1868, pour les sœurs du Refuge, un portrait en pied du père Louis-Édouard Cestac (1801-1868), qui n'est pas encore béatifié. Elle représente de la même manière, en pied à côté d'une Vierge à l'Enfant, le futur saint Michel Garicoïts (1797-1863), alors vénérable, et enfin le père jésuite Xavier de La Croix de Ravnigan, né à Bayonne en 1795.

L'artiste la plus sincère dans la traduction du sentiment religieux est Marie Garay (1861-1953), qui peint des tableaux illustrant des moments rituels : *La Distribution du pain béni, dans la tribune des hommes à l'église de Ciboure* (1908), ou le panorama impressionnant de *La Procession de la Fête-Dieu à Bidarray* (toile de 143 x 282 cm présentée au Salon de Paris en 1899, et en 1900 à l'Exposition Universelle). De façon plus sobre, elle peint en 1904 *Les Pénitents Noirs de Roncevaux*, montrant l'effort des pénitents portant leurs croix sur le chemin entre Burguete et l'abbaye de Roncevaux. Marie Garay devient la portraitiste officielle des évêques de Bayonne. Sa meilleure représentation est, au pastel, le portrait de M^{gr} Ducellier (1885). Elle peint aussi des scènes de genre : les veuves cachées sous de grandes capes noires se rendant à l'église ou priant sur les tombes comme *Les Deuillantes* (1902), tableau récemment entré dans les collections du Musée basque... Dans un autre registre, elle réussit à faire sentir l'émotion de la postulante qui se prépare à prendre le voile (coll. particulière).

Au XX^e siècle, c'est l'artiste Pablo Tillac (1880-1969), né Jean-Paul Tillac à Angoulême et installé à Cambo en 1919, qui illustre le mieux l'expression rituelle de la religion des Basques. Ce n'est pas tant la profondeur de l'âme que la pratique religieuse, sous ses multiples formes, qui apparaît sous son crayon. Plus que tout autre artiste de sa génération, délaissant la



Pablo Tillac, « Messe à Cambo, l'étage des hommes », pastel sur deux feuilles encadrées ensemble (50 x 32 cm chaque feuille). Signé et situé. Collection particulière.

Côte basque, trop livrée à ses yeux aux influences étrangères, il décrit inlassablement le cadre architectural - églises et frontons - des nombreux villages de l'intérieur. Il y ajoute la mise en scène des croyances au fil du temps et selon le calendrier ecclésiastique.

ARRUE ET TILLAC, UNE DIFFÉRENCE D'APPROCHE

Son contemporain Ramiro Arrue (1892-1971) se limite à peindre, de façon stylisée, les extérieurs des édifices et les cimetières aux discoïdales, en y ajoutant des personnages isolés à l'expression simplifiée, traduisant une réserve intérieure, presque une timidité. En de rares occasions, Ramiro ajoute le peuple suivant une procession en dehors de l'église. En revanche, Pablo Tillac entre sans complexe dans l'édifice religieux et en reproduit le cadre décoratif. Dans le chœur : l'autel surélevé au-dessus de la sacristie, avec son grand retable doré entourant le tabernacle ; dans la nef : les massives tribunes en bois sombre entourant la nef sur trois côtés et sur plusieurs étages. Ces hautes galeries surplombent la nef et son sol dallé où chaque maison possédait son *jarleku*, son siège de pierre gravée symbolisant l'ancienne tombe. Ces lieux, Tillac les habite par des jeux

de lumière accentués, par exemple lors de la messe de minuit à Cambo. Dans de multiples croquis, il dessine les individus en insistant sur le type original de chacun. Il souligne les attitudes des hommes assis dans les galeries autour de la nef, les silhouettes fantomatiques des femmes en prière, revêtues des grandes capes noires (*kapuxina* ou *manteleku*) et agenouillées sur les anciennes tombes, brûlant le cierge familial. Tillac témoigne d'un ancien rituel aujourd'hui disparu : chaque matin, pour la messe, la veuve déploie sur le *jarleku* un petit tapis noir brodé des initiales de la maison et allume le ruban de cire placé dans un petit panier posé à même le tapis. Dans les provinces du sud, la queue de rat (*argizaiola*) est enroulée autour d'une âme en bois sculpté. Ce qui frappe dans ces multiples portraits populaires, c'est l'expressivité incroyable des visages.

Tillac aime la fête et s'enchant du pas des danseurs aux costumes multicolores de la Fête-Dieu, à la fois dans l'église et dehors, lors de la procession jusqu'au reposoir du village. Chroniqueur précis des parties de pelote basque et du mouvement des joueurs, il représente plus rarement le recueillement des pe-

lotaris à l'heure de l'angélus. Artiste dévoué à la culture populaire, il insiste, dans ses études des fidèles à l'église, sur l'originalité, si ce n'est l'unicité, des types humains. Il traite les figures avec une précision expressionniste à la limite de la caricature.

LA GESTE DU PEUPLE BASQUE

Lecteur attentif de la littérature locale, Tillac met en scène la geste du peuple basque, par exemple l'aventure maritime des marins pêcheurs et le combat des corsaires, dont il illustre des livres. Curieux d'un peuple attaché parfois aux croyances les plus naïves, il réinvente les scènes de sorcellerie racontées dans le livre paru en 1612 de Pierre Rostegui, sieur de Lancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et des démons*, s'inspirant des procès en sorcellerie instruits en Labourd à l'été 1609 par ce conseiller du roi. Sinon, Tillac demeure l'artiste le plus proche du peuple rural, dessinant les travaux et les jours, les jeux et les fêtes, dont le carnaval qu'il privilégie pour sa dimension à la fois païenne et sacrificielle avec l'exécution de San Pansar...

De façon apaisée et inspirée, les églises du Pays Basque ont bénéficié au XX^e siècle de l'art de maîtres-verriers et mosaïstes réputés. Les frères Mauméjan, au début du siècle, produisent de grandes verrières classiques dans une approche naturaliste et traditionnelle. Plus originales sont les créations de Jean Lesquibe (1910-1995), qui réalise quatre vitraux - dalles de verre - évoquant le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle pour le Pavillon des Trois B à l'Exposition internationale des Arts et Techniques de Paris en 1937 (aujourd'hui au Musée basque), et celles de Charles Carrère (1927-2021), qui multiplie les maquettes de vitraux d'église dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Ces deux artistes revendiquent un modernisme tempéré où le naturalisme l'emporte sur l'abstraction avec un langage du signe. La langue basque intervient alors pour expliquer sur le verre les sujets bibliques. En quelque sorte, la lumière diffuse le message évangélique exprimé dans le verre coloré en signes et lettres euskariennes.

[Olivier Ribeton]

Conservateur en chef honoraire du Musée basque et de l'histoire de Bayonne



Les Basques vus par Pierre de Lancre

Ce juge du Parlement de Bordeaux, nommé en 1609 par le roi Henri IV pour arrêter, juger et condamner sans pitié les prétendus « sorcières et sorciers » du Labourd au bûcher, est un érudit et un dévot totalement incapable de se remettre en cause. Respectueux de l'ordre établi, il voit le Diable partout.

Lorsqu'il arrive au Pays Basque, il découvre une terre qui lui est inconnue, bien que sa famille en soit originaire. Il rencontre une population qui lui semble étrange, proche de la nature, aimant la musique, la danse et très imprégnée de croyances mythologiques.

Comme chaque printemps, les pêcheurs sont partis pour le Canada pêcher la morue, et beaucoup de femmes se retrouvent seules à gérer les terres, le bétail et les familles. Ces femmes libres, avec leurs cheveux au vent ou leurs coiffures d'apparence phallique, heurtent ses convictions et il trouve dans leur manière d'être un terrain propice aux tentations de Satan.

De temps à autre, en fin de journée, elles partent avec les enfants et un panier de victuailles dans la nature. Elles dansent en rond en se tenant la main, rient et chantent pour oublier leurs tracas quotidiens. Pour le juge, ces réunions sont suspectes, car elles ressemblent aux danses du sabbat. Il ne peut s'empêcher de les trouver belles, mais considère que leur beauté est un piège tendu aux hommes par le Diable. Même plus âgées elles lui demeurent suspectes, comme les *sorginak*, littéralement, « Celles qui donnent naissance ». Elles aident aux accouchements, connaissent le pouvoir des plantes et des venins ; à la fois sollicitées et craintes, elles sont facilement accusées de complicité lorsqu'un événement inexplicable se produit.

Il est choqué que les Basques aient une double nationalité, parlent deux, voire parfois trois langues et, chose invraisemblable à ses yeux, dissimulent leur nom de famille derrière celui de leur maison. Il ne comprend pas que ces hommes, qui aiment travailler en mer, prisent l'instabilité des flots, le caprice des vagues et la versatilité des courants, puissent mépriser le labeur de la terre. Ces hommes qui apprécient tant le cidre, pourtant né de la pomme donnée à Eve par Satan, qui fument du tabac et sentent mauvais. Lors des fêtes, ils sautent par-dessus le feu et semblent ainsi ne pas craindre l'enfer. De Lancre s'offusque aussi grandement de voir les garçons et les filles se baigner nus en mer, ce qui, selon lui, les convie au péché.

Les croix ébranchées en grand nombre dans les cimetières, les stèles discoïdales, sont, pour lui, la preuve de l'influence de Satan dans le pays.

Il est particulièrement choqué par la présence de femmes dans le service de l'Église. Chaque curé a auprès de lui une benoîte, une veuve qui ouvre l'église tôt le matin et la ferme avec lui à la nuit tombée.

Il reproche aussi au clergé de porter des croix ornées de sept ou huit sonnettes dorées. Dans les mascarades de village, ces croix sonnent, selon lui, de manière sacrilège et, pire encore, les prêtres sont les premiers au bal du village pour danser.

[Jean Sauvaire]

À la rencontre de Jamixel Bereau : la voix d'une âme basque vivante

Vous avez sans aucun doute déjà entendu, lors d'un concert ou sur les ondes, la voix puissante et singulière de Jamixel Bereau, Senpertar de toujours. Natif de la ferme Aspeltzea, nichée au cœur de Saint-Pée-sur-Nivelle, entre le château et le trinquet Gantxiki, il n'est pas rare de le croiser dans les rues du village. Et si l'occasion se présente, n'hésitez pas à aller échanger avec lui : derrière l'artiste se cache un homme profondément attaché à sa terre, à sa langue et à son peuple.

C'est justement autour d'un café, au trinquet, que nous avons eu la chance de partager un bon moment avec lui. Une rencontre marquée par une anecdote presque symbolique : après plusieurs minutes de discussion, nous avons réalisé que nous étions assis juste à côté d'une photographie représentant son père, ancien indépendant de pelote, accompagné de Jamixel à l'issue d'une partie. Certains diraient qu'il n'y a pas de hasard dans la vie, seulement des rendez-vous. Chanteur avant tout, Jamixel Bereau explique que le chant habite sa vie depuis l'enfance. « J'ai donné mon premier concert à 16 ans, puis j'ai commencé professionnellement vers 20 ans. Cela fait maintenant plus de trente ans que je chante. » Rock, punk, chants traditionnels ou danses basques : son parcours musical est riche et multiple. Depuis seize ans, il fait également partie du groupe Kalakan, avec lequel il modernise les chants anciens sans jamais trahir leur essence.

Cette fidélité à l'âme basque est au cœur de son travail artistique. Les chants sont souvent choisis « au feeling », au détour d'un vieux disque ou d'un ancien livre. Plus qu'une simple recherche musicale, il s'agit d'un véritable travail de transmission. « Nous voulons moderniser ces chants sans nous éloigner de leur âme », confie-t-il.

Ancien *pilotari*, Jamixel a également grandi dans l'univers de la pelote, sport omniprésent dans sa famille et intimement lié à son identité. Dans le clip *Laida pilotaria*, une phrase résonne particulièrement : « Zer litzateke euskal pilota euskaldunik gabe ? » (« Que serait la pelote basque sans les Basques ? »). Pour lui, ce message dépasse le sport : il interroge directement l'identité culturelle basque et sa reconnaissance.

Mais, au fil de la conversation, c'est surtout la question de la langue qui revient avec force. Jamixel évoque avec sincérité les blessures invisibles portées par de nombreux Basques :

autocensure, complexe d'infériorité, difficulté à faire vivre naturellement l'*euskara* au quotidien. « Autrefois, je me demandais pourquoi, lorsque j'entraais dans un commerce à Saint-Pée, je ne disais pas spontanément "*Egun on*" au lieu de dire "bonjour". Aujourd'hui, je fais cet effort, car c'est à nous de nous prendre en main et de faire vivre notre langue au quotidien », confie-t-il. Selon lui, malgré les efforts importants menés autour des *ikastola* et de l'enseignement bilingue, la langue basque peine encore à retrouver une place naturelle dans la vie quotidienne.

Pour le chanteur, une langue n'est pas seulement un outil de communication. « C'est une philosophie, un lien avec soi, avec les autres et avec la nature. » Il souligne d'ailleurs combien certaines idées perdent de leur profondeur lorsqu'elles sont traduites littéralement. *L'euskara* porte une vision du monde unique, profondément enracinée dans l'histoire et l'âme du peuple basque.

À travers sa musique, ses paroles et ses réflexions, Jamixel Bereau nous rappelle une chose essentielle : préserver une culture ne consiste pas seulement à la célébrer lors des fêtes ou des concerts, mais à la faire vivre chaque jour, dans nos mots, nos habitudes et notre manière d'être au monde.

[Propos recueillis par **Paxkal Irubetagoiena**]

(page de droite)

Jamixel à l'âge de 5 ou 6 ans, chantant à l'occasion de la fête scolaire sur le fronton de Saint-Pée-sur-Nivelle.

Jamixel bostpasei urtetan kantuz eskolako besta kari Senpereko errebotean.

(ci-contre)

Jamixel, chanteur du groupe Kalakan.
Jamixel, Kalakan taldeko kantaria.



Jamixel Bereau-rekin topaketa: bizirik den euskal arimaren ahotsa

Dudarik gabe, kontzertu batean edo irratan entzuna duke zue jadanik Jamixel Bereau-ren ahots indartsu eta berezia. Senpertia sortez, Senpereko herriko plazatik hurbil, gazteluaren eta Gantxiki trinketaren artean kokatua den Aspeltzea etxean sortua da. Ez da arraro herriko karraketan gurutzatzea. Eta okasionea baduzue, ez duda harekin bi solasen egitea: artistaz gain, bere lurrarekin, hizkuntzarekin eta herriarekin lotura sakona duen gizonaren ezagutzak egiten baitituzue orduan.



Trinketean preseski, kafe baten inguruan izan dugu harekin memento goxo baten partekatzeko parada. Topaketa hori anekdota sinboliko batek markatu duela nola ez aipa: buelta bat hartan eleketa ari ginela eta, arras ustegabetarik ohartu ginen bere aitaren potreta baten ondoan jarria ginela. Aita, pilotari independentea zelarik Jamixelen hartua partida baten ondotik. Ustegabea edo halabeharra zen hori, nork daki?

Kantaria da oroz gainetik Jamixel Bereau, eta dioenez, kantua ttiki ttikitik bizi izan du bere baitan. « Lehen kontzertua 16 urterekin eman nuen, eta profesionalki 20 urte inguruan hasi nintzen. Hogeita hamar urte baino gehiago daramatzat kantuan ». Rocka, punka, kantu tradizionalak edo dantza-pikoak: bere ibilbide musikala aberatsa eta anitza da. Azken hamasei urte hauetan, Kalakan taldeko kide denetik, taldearekin batera kantu zaharrak modernizatzen ditu, haien funtsa sekulan galdu gabe. Euskal arimarekin duen fideltasun hori da bere lan artistikoaren erdigunean. Kantuak maiz “feeling”-aren arabera hautatzen dituzte, disko zahar edo liburu zaharren artean aurkitutako altxorrek bezala. Musika bilaketa hutsa baino gehiago, transmisio lan sakona da. « Kantu hauek modernizatu nahi ditugu, haien arimatik urrundu gabe », azaltzen du.

Pilotari ohia ere da Jamixel. Pilotaren munduan hazia izan da, bere familian bizirik zen kirol batean, eta bere nortasunarekin arrunt lotua dena. *Laida pilotaria* bideoklipan, erranaldi batek indar berezia hartzen du: « Zer litzateke euskal pilota euskaldunik gabe? ». Haren ustez, mezu hori kirolaz haratago doa eta zuzenean euskal nortasun kulturala eta haren onarpena buruz gogoetak eginarazten.

Baina elkarriketa aintzin arau, hizkuntzaren gaia da indar gehienarekin azaltzen dena. Jamixelen zintotasunez aipatzen ditu euskaldun ainitzek beren baitan daramatzaten zauri ikusezinak: autozentsura, gutiagotasunezko konplexua eta euskara egunerokoan naturalki bizitzeko zailtasuna.

« Lehen ene buruarekin ari nintzen : zergatik, Senpereko denda batean sartzean, ez duk lehenik “Egun on” erraten “bonjour” errateko orde? Oraiko egunean indar hori egiten dut, guri baita egin ahalak egitea gure hizkuntza biziartzeko», aitortzen dauku Jamixelen. Bere ustez, ikastolen eta irakaskuntza elebidunaren inguruan indar handiak eginak izan badira ere, euskarak oraindik zailtasunak ditu gizartearen bere leku naturala berreskuratzeko.

Kantariarentzat, hizkuntza ez da komunikazio tresna huts bat. « Filosofia bat da, norbere buruarekin, besteekin eta naturarekin lotura bat ». Gainera, azpimarratzen du ideia batzuek sakontasuna galtzen dutela hitzez hitz itzultzen direnean. Euskarak mundu ikuspegi bakarra darama bere baitan, euskal herriaren historian eta ariman sakonki errotua.

Bere musikaren, hitzen eta gogoeten bidez, Jamixel Bereau-k funtsezko gauza bat gogorazten digu: kultura bat zaintzea ez dela soilik besta edo kontzertuetan ospatzea, baizik eta egunero biziartzea, gure hitzetan, gure ohi-turetan eta munduan izateko dugun maneran.

[**Paxkal Irubetagoienak** bildurikako hitzak]



Euskal arima

*Alaba zaharrenak leben hatsa hartzearekin batera
sortu nintzen nabigabetara euskalduntasunera.*

*Ordu arte gure hizkuntza nere baitan gakotua,
biziaren oldarrak ekarri zuen bat batean ezpainetara.*

*Arbasoek utzia, mendez mende gutaratu ondarea,
kulturako leben sarbide, sustrai eta zutabea,
hizkuntza dugu gure nortasunik sakonena
erroak lurtean sartuak, egunero bizian loratzen dena ;
guretzat usainon, doinu eta arraitasun berezi, ordezkazina.*

*Zerua eta iguzkiaren margoak oratuz jantziak
Euskal Herriko berdeak gure gureak dira
esperantzaren kolore, izadi eta biziaren ikurra,
gure izaitearen sinbolo eta metafora.
Lapurditik Bizkaira, Alabatik Xiberora,
berdea da dantzan ari gure inguramenean.*

*Herri huntako gizakiek zenbat pentze ongarritu
zenbat lur irauli, hazi erein eta jorratu
hainbeste langile subar eta eraikitzailez jendeztatua
« urratska » eta « korrika » dabilan herria dugu
etsigabe geroari itzulua eta arnas berritua .*

*Iraganaz eta geroaz kargatuak diren melodia ugari
lebenik hemen hitzek dute sortzen bertsu eta olerki,
kantuak, ilun edo alai egiten gero bide herriz herri.
Kanturik gabe ez da ehorzketarik ez eta bestarik.
edozoin parada aski du euskaldunak basteko kantari.
« Kantazak euskalduna kantazak hire herria... »
kanpora, dantzara, plazara, hire garra mundura airaraziz .*

*Kulturan murgildua, euskalduna pizten da haurridetasunari
Izan etorkin, palestinar edo beste populu, « gu » hitza dugu nagusi
eta herri hunek kristautasunetik baititu sustrai onak eta azkarrak,
Iratzeder fraile-poetarekin bat, menturatzen naiz erraitera :
« Jainkoari emana ez da Herriarentzat galdua. »*

[Graxi Solorzano]

Vagues et vent « au grès » de l'âme de saint Nicolas

Patron des marins, des pêcheurs, et patron des pèlerins, saint Nicolas (évêque de Myre, en Asie mineure, au IV^e siècle) est devenu tout naturellement le protecteur de Guéthary, ancien port baleinier, et l'église du village, datant du XVI^e siècle lui est dédiée.

Une statue de saint Nicolas, en bois polychrome (XVII^e ou XVIII^e siècle), provenant probablement de l'ancien retable, fut placée au XIX^e siècle dans une niche couronnant le porche. Restaurée en 2019, elle a alors quitté cet espace en raison des variations d'humidité et de température, peu compatibles avec un tel objet.

Plus tard, au sein de l'association paroissiale Saint-Nicolas, est né un projet : à l'occasion de ses 90 ans, en 2025, offrir une statue de saint Nicolas à installer dans la niche du porche, désormais vide. Le choix d'une œuvre originale, en pierre, a été retenu et Régis Pochelu, sculpteur sur pierre dont l'atelier se situe au château de Garroa, à Mendionde, rencontré à Urrugne lors de l'exposition *Expression d'âmes*, a été contacté.

C'est à lui, maintenant, d'expliquer sa démarche et la réalisation du projet :

« Avant de proposer un projet, je me suis lancé dans des recherches sur l'histoire de saint Nicolas, d'autant plus que mes connaissances se limitaient au saint Nicolas fêté en Alsace, entouré d'enfants. Je souhaitais aussi rendre hommage à l'énergie de nos montagnes à travers leurs grès, qui nous lient à l'Océan ; depuis les plages jusqu'aux terres, notre regard se porte vers la Rhune, où se trouve la seule carrière de grès en Iparralde, pierre trop peu présente sur le territoire labourdin.

Mon envie première était de proposer une sculpture aux frontières de l'abstraction. En effet, il me paraissait plus pertinent, d'une part, d'exprimer une forme de "généralité" plutôt que des traits physiques hypothétiques et, d'autre part, de mettre en avant des éléments du monde marin : l'Océan et le Vent, moteur



Nouvelle statue de saint Nicolas.

principal des navigateurs, représenté à travers des sortes de voiles légères. Et puis... la symbolique universelle de l'entrelacs, qui représente la continuité.

Il s'agit d'une sculpture en trois dimensions. En plus du matériau issu de la montagne basque, j'ai voulu mettre l'accent sur la dimension "patron des marins" à travers une expression épurée, orientée vers les bateaux. En signe de représentation du saint, j'ai choisi la mitre qui couvre l'aube aérienne. La position des manches reprend celle fréquemment utilisée dans les sculptures de saint Nicolas : une main repliée, les doigts tournés vers le ciel, et l'autre main ouverte en signe d'accueil.

Je n'ai pas souhaité utiliser la figuration, privilégiant l'abstraction, de manière à rendre le saint omniprésent dans l'espace et dans le temps. À ses pieds, une chaloupe dont les voiles se mêlent à son aube, avec une proue supplémentaire de manière à figurer l'espace en "totalité", comme les quatre points cardinaux. »

Le 6 décembre 2025, jour de la fête du saint, a été inaugurée cette statue de saint Nicolas, une œuvre sans visage, tournée vers l'Océan et les pêcheurs, exprimant à la fois tradition, modernité et universalité. Elle accueille aujourd'hui tous ceux qui « montent jusqu'à l'église du village de Guéthary ».

[Régis Pochelu et Maialen Verdu]



Inauguration de la statue de saint Nicolas.

PAROISSE SAINT-PIERRE DE L'OcéAN - SAINT-JEAN-DE-LUZ

• Première fête de *Gazte Zubia - Pont pour les Jeunes*

Après la fondation de l'association en 2025, un grand moment de communion et de joie a suivi. Les 14 et 15 août 2025, notre communauté s'est rassemblée pour célébrer chaleureusement **les 10 ans de sacerdoce de l'Abbé Hernice Austin**. Au-delà de l'hommage à l'homme et au pasteur, cette fête a porté des fruits immédiats et concrets. Grâce à la générosité de chacun, le pont de solidarité *Gazte Zubia* a pris vie : nous avons pu participer au financement et à l'accompagnement d'une jeune Haïtienne dans la poursuite de ses études supérieures en informatique.

• Comprendre pour mieux agir (février 2026)

Parce que la solidarité ne va pas sans la lucidité, une conférence essentielle a été organisée en février 2026. Elle a permis à notre communauté de plonger au cœur de la réalité haïtienne, de comprendre les crises complexes qui traversent cette île, mais aussi de célébrer sa formidable résilience. Comprendre la situation était indispensable pour donner à notre action auprès des jeunes toute sa pertinence et sa durabilité.

• Le grand rendez-vous d'août 2026 à Ciboure

Aujourd'hui, le cheminement intellectuel et technologique de l'IA nous amène à ouvrir un débat crucial pour notre civilisation. **Le lundi 24 août 2026, à partir de 20 heures, une**

grande conférence se tiendra à Ciboure.

Alors que le monde s'interroge sur la place de la machine, nos intervenants s'appuieront sur un texte fondamental : la première encyclique de Sa Sainteté le pape Léon XIV, *Magnifica Humanitas*. Ce texte éclaire d'un jour nouveau la relation entre le progrès technique et la dignité humaine.

La conférence abordera de manière transversale les grands piliers de cette révolution :

- **La technique** : Comprendre les algorithmes qui régissent l'IA.
- **L'économie** : Analyser les bouleversements et les conséquences concrètes pour le monde professionnel, et plus particulièrement pour l'entreprise bancaire.
- **La science** : Poser les limites de l'éthique, questionner la spiritualité et réaffirmer, envers et contre tout, la place centrale et irremplaçable de l'Humain.

• L'espoir de *Gazte Zubia - Pont pour les Jeunes*

Nous sommes tous invités à devenir, à notre échelle, les bâtisseurs de ce pont. Par notre écoute, notre soutien et notre créativité, faisons en sorte que la lumière guide les pas des jeunes de *Gazte Zubia*, ici et là-bas, vers des lendemains plus justes et plus radieux.

Nous vous attendons nombreux le lundi 24 août, à 20 heures, à Ciboure pour partager cette grande soirée de réflexion.

PAROISSE NOTRE-DAME DE LA BIDASSOA - HENDAYE

• La Kermesse paroissiale

La Villa Marie ouvre en grand son portail pour accueillir cette fête d'été, journée hendayaise incontournable depuis tant d'années. Elle est une véritable destination de ce début de mois d'août, la promesse d'une bonne journée !



Tant de bénévoles mettent leur cœur et leur énergie à la préparation d'activités et d'animations, afin de créer un espace amical et familial, et de proposer à tant de visiteurs, estivants, voisins et amis de passer ensemble un dimanche au ralenti ! C'est ainsi, de midi jusqu'en soirée, qu'on peut se retrouver autour des repas à la carte et des stands gourmands, trinquer ensemble, tenter sa chance à la loterie, et tout ça dans une ambiance musicale et joyeuse, tant pour les petits, les ados que pour les plus grands. C'est une invitation à partager une journée champêtre, à l'abri, selon le temps, d'un chapiteau ou sous les ombrages, à rejoindre un lieu de convivialité et à se désaltérer, être amateur, curieux, joueur, animer le chant, se joindre à la musique, échanger, refaire le monde et la paroisse !

PAROISSE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE L'UHABIA ARCANGUES

• **Le dimanche 19 juillet, le Coro Ametsa d'Irun animera la messe de 10h30 dans l'église d'Arcangues.** À l'issue de la messe, quelques chants seront interprétés façon mini-concert.

• **Messes dans la paroisse en juillet et août ; le samedi à 18h30 et le dimanche à 10h30**

JUILLET

- Samedi 4 : Arbonne
- Dimanche 5 : Arcangues
- Samedi 11 : Bassussarry
- Dimanche 12 : Ahetze
- Samedi 18 : Arbonne
- Dimanche 19 : Arcangues
- Samedi 25 : Bassussarry
- Dimanche 26 : Ahetze

AOÛT

- Samedi 1 : Arbonne
- Dimanche 2 : Arcangues
- Samedi 8 : Bassussarry
- Dimanche 9 : Arbonne (Fêtes)
- Vendredi 14 : Bassussarry (18h30)
- Samedi 15 : Ahetze et Arcangues (10h30)
- Dimanche 16 : Arcangues
- Samedi 22 : pas de messe
- Dimanche 23 : Ahetze et Bassussarry (Fêtes)
- Samedi 29 : Arbonne
- Dimanche 30 : Arcangues

PAROISSE SAINT-JOSEPH DES FALAISES - BIDART

• **Fête de sainte Marie-Madeleine** : mercredi 22 juillet, pour fêter sainte Marie-Madeleine, une messe sera célébrée à 18h00 à la chapelle de la Madeleine de Bidart.

• **Kermesse de Guéthary-Acotz** : samedi 1^{er} août, l'association paroissiale Saint-Nicolas nous donne rendez-vous sur le fronton de la mairie de Guéthary, à partir de 19h00, pour la kermesse paroissiale Guéthary-Acotz. Le lendemain, dimanche 2 août : messe à l'église Saint-Nicolas de Guéthary.

C'est le dimanche 2 août, toute la journée jusqu'à minuit. La Kermesse vous attend !
[G. Ponticq]

Les Saints du calendrier et leurs dictons naturels

Juillet

- 1 À la Saint-Thierry, aux champs jour et nuit.
- 4 Pour la Sainte-Berthe, moisson ouverte.
- 5 À Sainte-Zoé, jeunes oés (oies).
- 7 Quand à Saint-Raoul le soleil brille, c'est le moissonneur qui grille.
- 10 Le jour de fête des fils de Sainte-Félicité se voit venir avec gaité, car c'est le plus beau jour de l'été.
- 11 Pour Saint-Benoît, le coucou chante aux bons endroits. Si pour Notre-Dame (16 juillet) il n'a pas chanté, il est tué ou bâillonné.
- 13 À Saint-Henri suée, mauvaise moissonnée.
- 14 Si Saint Jacques est serein, l'hiver sera dur et chagrin.
- 16 Mieux vaut chèvre que vache à lait, quand la bonne Dame de Carmel est arrivée.
- 20 À Saint-Apollinaire, dernière semaille de laitue en pleine terre.
- 21 S'il pleut à la Saint-Victor, la récolte n'est pas d'or. (Deux-Sèvres)
- 22 À la Madeleine, la noisette est pleine (Bresse)
- 25 Si tu as vu Saint-Christophe, tu ne crains aucune catastrophe.
- 26 S'il pleut à la Sainte-Anne, il pleut un mois et une semaine. (Poitou)
- 27 Pour leur fête, souvent les sept Dormants redressent le temps.
- 29 Souvent quand Saint-Lazare appelle le froid, il n'en reste pas.
- 30 À Saint-Abdon, mûrs sont les melons.

Août

- 2 À la Saint-Etienne, chacun trouve la sienne.
- 3 En août, comme aux vendanges, ni fêtes ni dimanches. (Provence)
- 8 À la Saint-Dominique, te plains pas si le soleil pique.
- 11 À la Sainte-Claire, s'il éclaire et tonne, c'est l'annonce d'un bel automne.
- 13 À la Sainte-Radegonde, quand l'eau abonde, la misère est dans le monde.
- 15 La vierge du quinze août arrange ou défait tout.
- 18 À la Sainte-Hélène, la noix est pleine, et le cerneau se met dans l'eau.
- 20 Saint-Bernard fait mûrir les grains en retard.
- 21 Si tu as vu Saint-Christophe, tu ne crains aucune catastrophe.
- 22 Beaucoup de belettes blanches pour Saint-Symphorien disent que l'hiver est en chemin.
- 24 À la Saint-Barthélemy, la perche au noyer, le trident au fumier.
- 25 Si la lune de la Saint-Louis se fait en beau, sois réjoui. (Vendée)
- 26 À la Saint-Césaire, la dernière forte chaleur en l'air.
- 28 Fine pluie de Saint-Augustin, c'est comme s'il pleuvait du vin. (Poitou)

Septembre

- 1 S'il fait beau à la Saint-Gilles, cela durera jusqu'à la Saint-Michel.
- 3 Pluie du jour de Saint-Grégoire, autant de vin de plus à boire.
- 6 À la Saint-Onésiphore, la sève s'endort.
- 7 À la Saint-Cloud, sème ton blé, car ce jour vaut du fumier.
- 8 Pour Saint-Adrien, le froid nous dit : je suis ici.
- 14 Qui n'a pas semé à la Sainte-Croix au lieu d'un grain en mettra trois. (Poitou)
- 17 La pluie du jour de Saint-Lambert, il y en a pour un novenaire (neuf jours).
- 18 À la Saint-Janvier, les chrysanthèmes repoussent du pied.
- 20 Gelée blanche pour Saint-Eustache grossit le raisin qui tache.
- 21 À la Saint-Matthieu, les jours sont égaux aux nuits dans leur cours.
- 24 À la Saint-Gérard, les noix sont mûres pour toi et pour moi.
- 25 À la Saint-Firmin, les blés battent au vent.
- 29 Quand le vent est au nord le jour de la Saint-Michel, le mois d'octobre est au sec.
- 30 À la Saint-Jérôme, garçon, il faut prendre de ta charrue des manchons.

Ils sont comme autant de refrains pleins de bon sens populaire, avec leur lot de constatations et de mises en garde. Les dictons des saints du calendrier font renaître en nous la culture de la terre et l'âme du paysan. Ils entretiennent la mémoire des saisons par leur répétition en même temps qu'ils nous enseignent à ouvrir l'œil sur la nature qui nous entoure.



EGUIAZABAL
1923
Cave & Bar à vin

3, route de Béhobie - 64700 Hendaye
www.eguiazabal.com - 05 59 48 20 10



A votre service
et partenaire
des plus beaux
jardins depuis
plus de 30 ans !

84, av. du 8 mai 1945 • BAYONNE
05 59 42 24 42 • jardinerie.lafitte.net

**École Bilingue
Saint François Xavier**
San Franses Xabier • Elebidun Eskola

64122 URRUGNE • URRUÑA
05 59 54 60 92
st-f-xavier@orange.fr



GARAGE ANTAO

Réparations
toutes marques

Carrosserie
Peinture
Pneumatiques
Climatisation
Location voiture
Cartes grises et plaques

Vente neuf • Occasions toutes marques

RD 918 • ZAC de Lizardia • 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
05 59 54 10 20 • www.garage-renault-antao.com



**COLLEGE-LYCEE PRIVES
SAINT THOMAS D'AQUIN**

10, rue Biscarbidea • 64500 Saint-Jean-de-Luz
Tél. 05 59 51 32 50
contact@stthomasdaquin.fr
www.stthomasdaquin.fr

**SAINTE FAMILLE
D'URQUIJO**

Projets artistiques et culturels
École numérique
Apprentissage de l'anglais
classes européennes • Dispositif ULIS

Urttiki : enfants de 2/3 ans
École Maternelle : unilingue,
bilingue basque/français, immersion basque
École Élémentaire : unilingue ou bilingue basque/français

www.urquijo.fr

05 59 26 06 22 • saintjoseph.ecole@wanadoo.fr
11, rue Marcel Hiribarren • 64500 Saint-Jean-de-Luz



Collège Sainte Marie
Doña Maria Kolegioa

Collège mennaisien
www.clgsaintemarie.fr

Projets scientifiques, linguistiques, artistiques, sportifs • Dispositif Ulis
Filière classique (langues : anglais, allemand, espagnol) • basque en option
Filière bilingue basque/français + langues anglais, espagnol, allemand
Option bilangue dès la 6^e

05 59 26 20 35 • secretariat@clgsaintemarie.fr
30, rue Saint-Jacques • 64500 Saint-Jean-de-Luz

ÉCOLE SAINT-JOSEPH 05 59 54 17 58

Maternelle et élémentaire
Filière monolingue et bilingue basque
SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE • SENPERE
ecole.saint-joseph649@orange.fr

COLLÈGE ARRET XEA KOLEGIOA
SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE • SENPERE
Collège d'enseignement général de la 6^e à la 3^e
LV 1 : ANGLAIS / ESPAGNOL
LV 2 : ESPAGNOL / ANGLAIS
SECTION BILINGUE BASQUE / FRANÇAIS
05 59 54 13 30
college.arretxea@gmail.com

HABITAT SERVICES



Jean-Pierre Elizagoyen
05 59 85 30 72

VITRERIE • MIROITERIE
Tout vitrage à la découpe
Remplacement de casse

MENUISERIE
Menuiserie Alu - Bois - PVC

VOLETS ROULANTS • STORES

840, RD 810 - 64122 Urrugne - elizago64@orange.fr



COCLICO
Les fleurs qui colorent la vie

OUVERT
TOUS LES JOURS
de 8h30 à 20h30
DIMANCHE
de 8h30 à 14h30

Deuil • Mariage • Compositions florales
Vente à distance • Livraison à domicile
Interflora • Florajet

29, bd Général de Gaulle • 64700 Hendaye
contact@coclico64.fr • 05 59 20 14 00 • 06 89 14 61 59